

In memoriam, Serge Hutin, par Yves-Fred Boisset	193
Journées « Papus » 1997, par Emilio Lorenzo, président de l'Ordre	194
Simple points de vue sur la mort, par Serge Hutin	204
Aventure de la vie, aventure de l'esprit (1ère partie), par Pierre Osenat	209
Un langage fraternel, par Henry Bac	221
Thérèse Martin, docteur martiniste, par Marielle-Frédérique Turpaud	227
Quelques pensées de Louis-Claude de Saint-Martin à propos des livres ..	241
L'ami et les roses, par Georges Nicolas	242
À propos du « Quid »	244
Les livres et les revues	246

Michel Léger, directeur de la revue,
Jacqueline Encausse et Annie Boisset,
administrateur et administrateur-adjoint,
Yves-Fred Boisset,

Marcus et Marielle-Frédérique Turpaud,
rédacteur en chef et rédacteurs-adjoints,
vous présentent leurs meilleurs vœux
pour cette nouvelle année 1998.

Que la paix soit toujours avec nous,
que le bonheur emplisse nos esprits
et que l'amour fraternel
envers tous les êtres
anime chacun des instants de notre vie !

CAHIERS DE DOCUMENTATION ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (Dr Gérard ENCAUSSE)
Réveillée en 1953 par le Dr Philippe ENCAUSSE

Directeur : Michel LÉGER
Rédacteur en chef : Yves-Fred BOISSET



PIERRE OSENAT

(Écrivain, poète et conférencier,
ancien professeur au Collège de Médecine de Paris,
Président d'Honneur de la Société des Poètes Français)

L'Initiation

6, rue Jean Bouveri, 92100 Boulogne-Billancourt

CCP : PARIS 8-288-40 U

Administrateur : Jacqueline ENCAUSSE

Administrateur adjoint : Annie BOISSET

Redacteurs adjoints : MARCUS et M. E. TURPAUD

Comme il en va depuis de nombreuses années,
nos tarifs d'abonnement demeurent inchangés

C'est donc sans mauvaise surprise
que vous pouvez dès à présent souscrire
votre réabonnement pour 1998

Et n'oubliez pas de faire connaître la revue
autour de vous

Les opinions émises dans les articles que publie L'INITIATION doivent
être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la res-
ponsabilité de ceux-ci
L'INITIATION ne répond pas des manuscrits communiqués.
Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.



© Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays

Le directeur : Michel LÉGER, 2, allée La Bruyère, 78000 Versailles
Cert.d'Inscr. à la Commission paritaire du papier de presse du 21-9-70 n° 50 551
Imprimerie BOSCH FRERES, 69600 Oullins - Dépôt légal n° 9627 - sept 1997

IN MEMORIAM : SERGE HUTIN

C'est au tout début des années soixante que Serge Hutin mit sa plume au service de l'ésotérisme en général et, plus particulièrement, à celui du martinisme et de la franc-maçonnerie. Rapidement, il se hissa dans les tout premiers rangs des auteurs spécialisés dans le domaine des sociétés initiatiques dont il s'attacha à retracer l'historique avec une rigueur et une honnêteté rares quand on sait combien justement ce domaine est, pour beaucoup de ses confrères, le sujet de polémiques stériles et d'affabulations fantaisistes.

Les ouvrages que, pendant près de quarante ans, il publia sur le rosicrucianisme, l'alchimie, le martinisme, la franc-maçonnerie, les sociétés secrètes, ont servi et servent encore de référence à de nombreux chercheurs.

C'est dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre derniers qu'il devait se désincarner. Son dernier article venait juste de nous parvenir, il nous y livre quelques réflexions sur la mort.

Était-ce prémonitoire?. Cet article, nous le publions dans ce numéro en hommage à son amitié pour la revue et pour tous ceux qui en eurent hier la charge et pour ceux qui l'ont aujourd'hui. Il était un collaborateur assidu de *«L'Initiation»*.

Peu de jours avant son départ sortit des presses son dernier ouvrage : *«Rose+Croix d'hier et d'aujourd'hui»* (éditions Louise Courtaud, Québec). Il sera pour ses fidèles amis l'ultime témoignage d'une vie consacrée à la recherche et à l'enseignement de tous ceux qui désirent mieux connaître et mieux comprendre les racines de notre Tradition.

Sa dépouille repose maintenant dans le cimetière de Prades (Pyrénées-Orientales).

Voilà six ans que nous quittait également un autre collaborateur assidu de la revue, je veux parler d'Henry Bac. En souvenir de son indéfectible amitié, nous republions dans ce numéro un article plein de cette générosité dont il était tout empreint.

Yves-Fred BOISSET

JOURNÉES PAPUS 1997

(photos de Marielle-Frédérique TURPAUD)



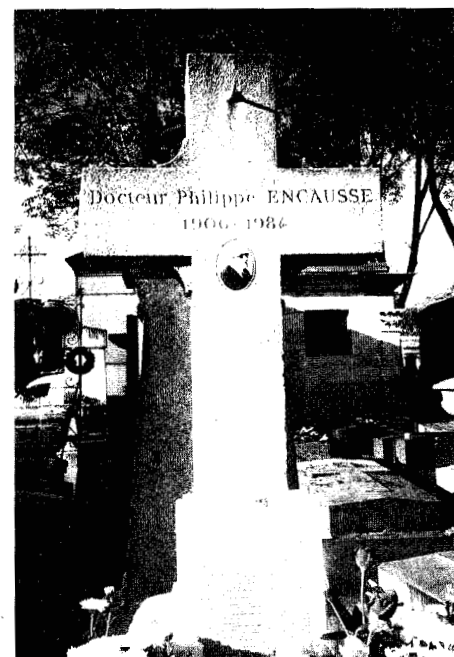
*Devant la tombe de Papus et de Philippe Encausse au cimetière du Père Lachaise, le dimanche 19 octobre 97.
(De g. à dr. : Maria de Via-Lorenzo, Hugnette Morellière, Emilio Lorenzo et Y.-F. Boisset)*



Au cours du banquet fraternel dans les salons de la Mutualité, à Paris

JOURNÉES PAPUS 1997

(photos de Marielle-Frédérique TURPAUD)



Deux vues de la tombe de Papus et de Philippe Encausse

Précedant les Journées Papus 1997 proprement dites, le soir du vendredi 17 octobre notre bon ami Gareth Knight a fait dans les locaux de l'Ordre une conférence dont nous sommes heureux de vous présenter ci-après un extrait.

Ce remarquable occultiste anglais, élève puis compagnon d'études de Dion Fortune, s'est voué à faire connaître l'enseignement de celle-ci au point de préparer actuellement la parution de textes inédits de Dion Fortune auxquels il joindra ses propres recherches, sa technique et son expérience dans le champ de l'utilisation des pouvoirs que le Saint Esprit accorde à celui qui sait le manifester en tant qu'amour de Dieu, de l'homme et des créatures. Il fit de notre temple martiniste, orienté aux quatre points cardinaux, le lieu sacré où se posa la Table Ronde, avec ses rois et sa reine, ses preux et ses gueux ; il nous parla de cette saga occidentale où le christianisme vint vivifier l'ancien fonds celte. D'ailleurs, vous trouverez quelques pages plus loin une recension de son dernier ouvrage paru en France « *La tradition secrète dans la quête arthurienne* », dont certaines idées ont été ce vendredi poussées bien plus loin, souvent en réponse à des questions des auditeurs.

“ Les étudiants en littérature ont souvent remarqué l'attrait que les légendes d'Arthur, de ses chevaliers de la Table Ronde et de leurs dames, et la recherche du saint Graal, ont exercé sur l'imagination du monde occidental.

“ Peu de personnes en soupçonnent la véritable raison. C'est en fait parce que ces légendes renferment une Tradition de mystère secret qui provient de bien au-delà de l'Océan occidental, et qui constituait ainsi la force-guide au cœur des vieux cercles de pierre et des anciennes voies de l'Europe occidentale.

“ Cette très ancienne tradition, préservée par les mythes et les légendes celtes, fut remaniée par des romanciers des XII^{ème} et XIII^{ème} siècles et se répandit à travers le monde chrétien. Elle continue à parler au cœur des hommes, même de nos jours, car elle stimule l'imagination créatrice.

“ La légende arthurienne est aussi unique en ce qu'elle fournit un parcours complet, depuis les profondeurs de nos premières aspirations originelles jusqu'aux sommets de l'expérience mystique. Elle va

de l'ancienne tradition du chaudron de l'inspiration et de la renaissance, gagnée par le Foi du Monde Souterrain, jusqu'à Galaad, le parfait chevalier médiéval chrétien qui rendit son âme à Dieu après avoir achevé la quête du Graal.

“ Les mystères arthuriens se divisent, comme la plupart des autres mystères, en trois degrés primaires :

- le degré des pouvoirs d'Arthur,
- le degré des pouvoirs de Merlin,
- le degré des pouvoirs de Guenièvre.

“ Au-delà de ces mystères mineurs se trouvent les mystères majeurs de la Quête et de l'accomplissement du saint Graal.

“ Le degré des pouvoirs d'Arthur est le premier par lequel nous devons tous passer, et même rester, tout en traversant les degrés supérieurs. C'est le degré de la loyauté, du dévouement, du service. Son code est contenu dans le concept de la chevalerie, dans le devoir de servir loyalement, de faire respecter la loi et de redresser tous les torts, particulièrement dans la protection du faible et de l'innocent.

“ Vient ensuite le degré des pouvoirs de Merlin. Ceux qui passent les épreuves et en sont trouvés dignes atteignent la sagesse sous-jacente au code de la chevalerie et du service. En même temps vient la connaissance du maniement des forces invisibles et, par ces moyens, l'âme-groupe de la race peut être stimulée vers des canaux d'une activité juste et qui procure la santé. Ces initiés apportent l'inspiration aux nations des hommes pour que la haute destinée de l'humanité puisse s'accomplir.

“ Le degré des pouvoirs de Guenièvre concerne ceux qui travaillent avec le pouvoir, qui peuvent nouer et dénouer les liens magnétiques entre les individus et les groupes. Cette connaissance, ce pouvoir, provient d'une profonde compréhension des polarités, et cette clé de tout travail occulte pratique ouvre les forces de l'aura. Cela entraîne non seulement l'aura humaine, mais celle de tous les êtres créés, y compris la planète Terre, ainsi que la puissance solaire et les autres puissance célestes.

“ C'est pourquoi les récits arthuriens peuvent être interprétés selon plusieurs niveaux. La Table Ronde elle-même peut être

bien des choses, depuis un modèle d'action charitable jusqu'à une grande structure stellaire de forces psychiques et spirituelles.

“ Les degrés décrits correspondent aux différenciations majeures des niveaux de la fonction ésotérique. Le degré d'Arthur est celui de la plupart des étudiants de l'ésotérisme et des hommes et des femmes de bonne volonté.

“ Le degré de Merlin correspond aux initiés supérieurs et, ici, le pouvoir magique ou psychique est une condition *sine qua non* de ce degré quoique certaines personnes travaillent à ce niveau derrière une façade de psychologie ou d'arts créatifs. La manipulation des opinions par les médias, à des fins commerciales ou politiques, relève aussi de cette catégorie.

“ Le degré de Guenièvre est au-delà des initiés supérieurs et ses membres peuvent être appelés adeptes ou maîtres. Ils ont pour vocation de rendre un service particulier à l'évolution de l'homme et à d'autres formes de conscience.

“ En règle générale, les histoires des Chevaliers et des Dames se rapportent aux forces élémentales et aux degrés des Mystères mineurs, alors que les histoires du saint Graal et de sa quête décrivent les forces transcendantales qui se trouvent derrière la création élémentale.

“ Trois symboles peuvent être retenus pour représenter les différents degrés :

- le degré d'Arthur représenté par une épée,
- le degré de Merlin, par un sceptre ou un bâton de pouvoir,
- le degré de Guenièvre, par une coupe.

“ Les Mystères mineurs, considérés comme un ensemble, peuvent être résumés par le symbole de la Table Ronde.

“ Les Mystères majeurs sont représentés par la forme mystérieuse et changeante du symbole du saint Graal voilé et pourtant irradiant, tantôt coupe, tantôt plat, tantôt pierre précieuse ; en fait, les trois à la fois.

“ Le degré de Guenièvre est aussi, jusqu'à un certain point, un degré de liaison participant en quelque sorte à la fois des Mystè-

res majeurs et mineurs. Il ne faudrait pas penser que les degrés sont complètement et définitivement séparés ; ils sont inhérents l'un à l'autre d'une manière particulièrement intime.

“ Le Graal, dans un certain sens, représente les pouvoirs et les perceptions de l'individu ; par quel moyen se développer mieux, pour être digne d'avoir droit à une place dans l'ultime grande structure spirituelle de la Table Ronde cosmique.

“ Un point important à garder à l'esprit dans l'étude de la légende arthurienne est que chaque force ou chaque caractère humain est présenté dans le cercle, non comme un archétype idéal de la perfection, mais comme un modèle qui montre ce qui peut arriver si la force est mal dirigée.

“ Dans la légende arthurienne, la mise en œuvre de cette représentation de l'idéal, et de sa chute, correspond à la mise en place de personnages véritablement humains et d'une histoire complexe et dramatique. C'est ce facteur qui explique la dissolution du compagnonnage de la Table Ronde et la disparition du saint Graal. Cependant, on peut faire réapparaître le Graal sur Terre, et Arthur et ses chevaliers peuvent être réveillés, mais ce sont des modèles archétypaux d'une humanité accomplie qui restent pour nous la tâche à remplir, un guide et une inspiration.

“ Dans notre manière de considérer le compagnonnage de la Table Ronde nous devons être également conscients de son côté féminin - c'est un aspect que l'on oublie souvent. À chaque chevalier correspond une dame. Aussi, dépendant d'Arthur, le roi, avons-nous les chevaliers de la Table Ronde, et, dépendant de Guenièvre, la reine, les dames de la cour.

“ En termes symboliques, on peut visualiser ces fonctions en relation avec des châteaux ou palais particuliers où l'accent est porté sur l'un ou l'autre des aspects. Ainsi, à Caerleon, nous pouvons visualiser un centre de forces chevaleresques de la Table Ronde. Parallèlement, nous avons à Camelot l'image idéale du château médiéval et du palais en paix, l'accent étant mis sur les arts domestiques et une vie rurale et citadine idylliques alentour.

“ En termes qabalistes, ces centres peuvent être placés sur l'Arbre de Vie, le troisième élément étant fourni par l'intensité

spirituelle du château du Graal de Carbonek. En termes triadiques, il est le lien central d'équilibre le plus élevé entre l'orientation masculine de Caerleon et l'orientation féminine de Camelot. On peut donc les placer sur les sephiroth inférieures de l'Arbre de Vie, avec Carbonek en Tiphéret, Camelot en Netzach, Caerleon en Hod, et en Yésod, les forces astrales symbolisées par le lac. Malkuth, le monde des Éléments, peut de même être considéré comme la forêt de Brocéliande, pour le rassemblement de forces que nous connaissons comme étant le monde physique. Nous avons donc une structure de l'imagerie des lieux arthuriens qui peut être utilisée comme base de pratique magique et de travail méditatif. Cela donnera une dimension de plus à ceux qui sont intéressés par le travail sur les sentiers de la Qabal.

“ Les plus hauts niveaux de l'Arbre de Vie peuvent être conçus comme des principes se cachant derrière ces compositions de l'espace. ”



Notre réunion rituelle s'est tenue samedi après-midi. Dimanche matin nous étions réunis autour de la tombe où reposent Papus et son fils Philippe. Sous un soleil radieux, Huguette Morelière a évoqué la mémoire du fondateur de l'Ordre Martiniste en des termes qu'il nous est agréable de reproduire ci-après. Elle nous fit part de ses souvenirs personnels, de ces petits faits qu'il nous plaît d'appeler extraordinaires parce qu'ils illuminent généreusement le parcours du chercheur de lumière jusqu'au moment où il deviendra, lui-même, un être rayonnant l'amour et la paix.

Voici l'intégralité de son allocution :

“ Mes amis, mes sœurs, mes frères,

“ Être tous ici, ce matin, dans la ferveur qui nous rassemble autour de Gérard Encausse « PAPUS » et de notre bien-aimé PHILIPPE, son fils, être tous ici ce matin en un instant rare de bonheur dans la communion, la joie sereine, l'amour véritable.

“ C'est ici que nous recevons le viatique dont nos forces seront nourries pour une année. Beaucoup d'entre nous ont pu constater au cours de l'année écoulée combien précieux est ce viatique, combien notre Égrégore nous soutient dans les épreuves, les *tests* que nous sommes appelés à vivre.

“ Ce matin, je souhaite seulement vous offrir un bouquet de réflexions et de pensées que nous déposerons ensemble sur la tombe de Gérard et Philippe Encausse, à jamais vivants pour nous tous.

“ Voilà donc 81 ans que se désincarnait cet Être de connaissance, d'intelligence, de bonté et de joie (malgré les secrètes souffrances), le docteur Gérard Encausse « Papus », l'initiateur, le guide qui nous ouvrit la voie et nous rendit frères les uns des autres.

“ 81, ce n'est pas anodin : $8+1 = 9$, et 81, c'est 9 fois 9.

“ Sous le signe du nombre 9 s'accomplit la fin d'un cycle, l'achèvement qui permet la naissance. Peut-être, sûrement même, allons nous devenir des hommes nouveaux : car le neuf, c'est aussi le « nouveau » que l'*Ange des Dialogues* nous invite à vivre.

“ Mais combien est-il difficile d'abandonner « l'ancien » en train de se désagréger !

“ Cette fin de cycle ne va pas sans troubles, sans souffrances, sans épreuves de toutes sortes.

“ L'être humain s'arrête, saisi, effrayé, désorienté devant de tels bouleversements.

“ Cependant, avec Louis-Claude de Saint-Martin, nous savons que « *plus le temps avance vers le complément de son désordre, plus l'homme devra s'avancer vers son terme de lumière* ». « *Soyez des enfants de lumière* », disait Jean, le voyant de Patmos.

“ L'Hermite du Tarot, la lame 9, soulève le pan de son manteau, nous éclairant à travers les épreuves, nous invitant à suivre le chemin du courage et à dépasser le plan personnel pour aller vers plus d'Amour, plus de sérénité, plus de tolérance.

“ Et puis, je vous livre un secret : « *D'hommes qui prient, nous devons devenir des hommes qui bénissent* », ainsi que l'écrivait Nietzsche.

“ Cessons de supplier, de quémander en des prières infantiles mais bénissons le don de chaque jour : les êtres rencontrés, les joies, les difficultés, le travail, la beauté de notre planète pourtant si maltraitée ; bénissons tout effort, toute occasion de progresser. Car le temps est venu de bénir. Louis-Claude de Saint-Martin écrivait encore : « *J'ai dit quelquefois à Dieu : combats contre moi comme Jacob contre l'ange, jusqu'à ce que je t'aie béni* ».

“ Alors, de cette lutte, de ces épreuves, de ces efforts, sortira l'Énergie qui évolue et soutient l'Univers. Peut-être sommes-nous les ouvriers de la onzième heure? Eh bien, mes frères, sœurs et amis, il nous faut poursuivre sans relâche cette œuvre dont notre cher Gérard Encausse « Papus » nous a indiqué l'urgence ; nous, ses fidèles, transmettons, rayonnons la lumière qu'il nous a révélée au plus profond de nous-mêmes pour allumer de proche en proche celle qui dort au cœur de nos frères humains.

“ Ainsi, entrerons nous en éclaireurs dans le IIIème millénaire.

“ Je termine par une anecdote véridique : voilà quinze ans, je me trouvais devant cette tombe avec une amie, fidèle comme moi, du Maître Philippe de Lyon. Je montre à cette amie quelques photos de la tombe du Maître Philippe à Loyasse, m'excusant de leur mauvaise qualité car je les avais prises par temps très sombre et sans flash. À notre stupéfaction, sous le soleil de notre vénération commune pour Papus et son Maître spirituel, nous voyons les photos devenir de plus en plus nettes, ce qu'elles sont restées jusqu'à ce jour.

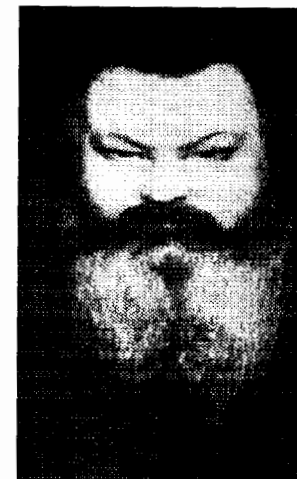
“ Je souhaite à chacun d'entre nous aujourd'hui de devenir ce que nous sommes appelés à être sous l'effet de ce divin révélateur. Je vous remercie. ”



Au moment d'écrire ces lignes, me parvient du Sud de la France la nouvelle de la mort de notre bon ami et frère Serge Hutin. Serge avait souvent honoré de sa présence le « Banquet Papus ». Comme tous les ans, nous l'y avions invité. Il nous avait répondu ne pas être en mesure de nous rejoindre, « *à son immense regret* », disait-il, car il venait de passer quelques semaines en milieu hospitalier et « *avait bel et bien failli passer de l'autre côté* ». Et puis ... voilà qu'il n'est plus de ce monde, lui qui avait tant de mal à y trouver sa place. Serge, qui avait été un grand ami de Philippe Encausse, avait présidé un Groupe de l'Ordre Martiniste à Paris pendant quelques années. En tant que Président de l'Ordre Martiniste, je regrette la disparition de ce Frère, très aimé et très cher. Il restera en nos mémoires comme écrivain et comme ésotériste. Il avait une âme pure très proche de celle des enfants. Car, au fond, il était un grand enfant. Serge, nous sommes sûrs qu'en passant *de l'autre côté* tu as eu la joie de retrouver nos Maîtres Passés.

Emilio LORENZO

LE REGARD
DE
PAPUS



Serge HUTIN

SIMPLES POINTS DE VUE SUR LA MORT

*Cet article a été posté par Serge Hutin
à Jacqueline Encausse le lundi 27 octobre 97.
Il est parvenu à destination le 31 octobre.
C'est dans la nuit du 31 octobre au 1er novembre 97
que Serge Hutin nous a quittés.*

Malgré que nous soyons tous, amis lecteurs, convaincus d'une survie effective des âmes désincarnées - je dis bien qu'il s'agit bel et bien d'une conviction bien ancrée et non d'un fabuleux et fallacieux espoir - il n'en reste pas moins que la mort, ce terme ultime mis à toute existence physique vécue ici-bas, constitue, bien qu'elle soit inéluctable (nous sommes tous des défunts en sursis...) une malédiction inexorable. Elle nous sépare des êtres chers, tire un trait sans recours aux projets qui nous tiennent le plus à cœur.

Au surplus, il est, hélas, indéniable qu'à d'assez rares exceptions (celles des sujets à qui échoit la bénédiction de s'endormir un soir comme d'habitude pour se retrouver doucement de l'autre côté), la transition se trouve bien souvent précédée ou accompagnée d'une expérience bien déplaisante, car source de souffrances terribles. Georges Barbarin avait certes écrit naguère ce livre consolateur « *Le livre de la mort douce* ». L'auteur y passait bien au-dessus (c'est du moins notre avis) de l'affreuse réalité humaine vécue.

Partant d'observations justes (sur le processus *inconscient* que constituent les si spectaculaires et impressionnantes convulsions de l'agonie), Barbarin en arrivait - conclusion bien plus contestable - à enseigner que toutes les morts s'effectuaient sans réelle souffrance, même celles les plus chargées d'horreur. Nous pensons personnellement, et la plupart d'entre vous seront de notre avis, qu'en de fort nombreux cas d'intenses et intolérables souffrances précèdent la transition. Il suffirait de songer à une horrible tache de notre histoire, les bûchers (qu'il s'agisse de ceux dressés pour les

hérétiques ou pour les malheureuses victimes des procès en sorcellerie). Être brûlé vif constituait vraiment un supplice démoniaque, puisque les malheureux demeuraient conscients (et vivaient donc d'indicibles souffrances) pendant toute la durée du supplice jusqu'à ce que les centres nerveux fussent enfin détruits. On trouverait pleine confirmation de l'horreur de ces souffrances dans celles que vivent les grands brûlés (au troisième degré) transportés à l'hôpital.



Pourquoi la mort nous survient à telle date plutôt qu'à une autre? Et pourquoi se réalise-t-elle d'une manière déterminée?

Je ne pense pas qu'une inexorable fatalité y soit en cause. Si c'était le cas, nos vies seraient assimilables à celles de marionnettes, de lamentables pantins dont un montreur déciderait du moment où il en couperait les ficelles qui les manipulent. Tout aussi négative serait l'idée suivant laquelle chacun d'entre nous choisirait en toute liberté, en fonction de son passif karmique, la manière dont son incarnation présente va prendre fin. Idée monstrueuse même si un tel choix s'opérait de manière subconsciente et trans-cendante. Elle susciterait aussi, en de nombreux cas, réelle responsabilité : de quel droit une personne déciderait-elle, par exemple, de choisir sa mort dans un accident aérien ou ferroviaire où d'autres personnes subiraient, bon gré mal gré, le même sort tragique?



Un mot du suicide : a-t-on ou non le droit de mettre fin à ces jours? Un tel choix final sera assez rarement effectué dans un état de conscience totalement lucide. On remarquerait, à ce propos, que l'Église catholique avait fini par généraliser le cas de figure unique d'un acte commis dans un moment d'égarement ou de demi-folie qui, naguère encore, constituait la seule excuse rendant les obsèques religieuses possibles.

Je pense, malgré le fait que l'existence puisse devenir pour certains êtres plus dure à supporter que le choix volontaire de mourir, que le suicide constitue un geste d'une gravité extrême, car le chemin restant à parcourir pour l'âme-personnalité sur son cycle terrestre ne saurait être abrégé. Les épreuves seront à recommencer tôt ou tard jusqu'au moment où la *dette karmique* aura enfin pu être réglée.

En revanche, je ne pense absolument pas que, lorsqu'il arrive dans l'au-delà, le suicidé soit *puni* ou mis sévèrement à l'épreuve par un redoutable tribunal d'outre-tombe. C'est totale erreur, à mon avis, de se représenter les Maîtres cosmiques, les guides (leur désignation peut varier) comme des sortes de gendarmes célestes châtiant sans pitié les âmes désincarnées rétives, voire prenant la décision de les forcer à accepter en fin de compte une réincarnation malheureuse ou ratée. La loi du karma - celle d'action et de réaction - joue d'une manière inflexible certes, mais toute impersonnelle dans son jeu. Elle ne devrait pas davantage se trouver personnalisée (que ce soit en postulant d'hypothétiques « Seigneurs du Karma », ou de toute autre manière) qu'on le fait pour la gravitation ou pour toute autre des lois générales du cosmos.

Il est certes difficile à beaucoup de s'affranchir de l'image courante d'une rétribution d'un tribunal d'outre-tombe, infligeant même des supplices infernaux si besoin est. Souvenons-nous de cette si pertinente formule due à Emmanuel Swedenborg¹ : « *Ce n'est pas Dieu (et j'ajouterais : ou des puissances surnaturelles subordonnées) qui précipite des damnés en enfer. Ce sont eux qui y descendent eux-mêmes* ».

Quant à la notion traditionnelle du jugement (ou pesée) des âmes suivant leurs mérites ou démérites, ne devrait-on pas déclarer qu'en fait ce sont les âmes (plus exactement, leurs parties supérieures, célestes, christiques) qui *se jugent elles-mêmes*?

¹ je cite de mémoire

Une analogie familière me revient maintenant à l'esprit. Laquelle? Celle si volontiers faite entre le sommeil et la mort. On dit que cette dernière serait assimilable à un très long sommeil sans rêves. Personnellement, je la verrais plutôt (et cela rejoindrait en fait les révélations contenues dans le *Burdo Thödal* et autres *Livres des Morts*) semblable, pour ce qui concerne au moins les débuts (pouvant être fort prolongés en fait) de l'existence *post-mortem* avant la lente progression des âmes à travers les sphères supérieures du monde invisible et ressemblant plutôt à un *sommeil peuplé de rêves*. Ces derniers seraient évidemment en relation directe avec l'état d'avancement où se trouvait parvenue l'âme au moment de passer *de l'autre côté*. De toute évidence, un génie scientifique et un débile mental, un être foncièrement malhonnête et un saint homme ne feront pas les mêmes rêves après leur transition.

Il ne faudrait pas manquer de rappeler aussi à ce propos que, si l'âme désincarnée a certes perdu son enveloppe physique, le corps astral (qui régit l'imagination) subsiste, lui. D'où possibilité d'éprouver, exactement comme dans les rêves, toute une gamme possible d'expériences purement psychiques mais qui se trouveront vécues par le sujet avec autant d'intensité que celles de l'état de veille.



Pour terminer, il ne faudrait pas omettre de toucher aux diverses modalités et coutumes adoptées pour les funérailles. À mon avis, toutes ces coutumes, tous ces choix personnels sont légitimes suivant les cas, qu'il s'agisse de l'ensevelissement, de l'incinération ou (modalité bien plus rare et extrêmement coûteuse) de l'embaumement. Nul choix ne serait contestable.

À propos de l'embaumement, j'ai une conviction personnelle bien arrêtée. Laquelle? Celle selon laquelle et aussi perfectionnée qu'elle ait pu l'être en Égypte (et ailleurs aussi), la technique de la momification correspondrait en fait à la dégénérescence séculaire

d'un savoir funèbre initial où les cadavres n'étaient pas du tout réduits à l'état de momies toutes desséchées mais se trouvaient conservées en leur état étonnamment intact. On avait parlé il y a une bonne quinzaine d'années, je m'en souviens, des « momies » découvertes dans une sépulture chinoise archaïque et qui semblaient sortir du sommeil.

Il se peut que cette technique, je dirais (pour simplifier les choses) d'une « momification » jadis parfaite se soit longtemps perpétuée incidemment et dans le plus grand secret. Au XVI^{ème} siècle, on découvrit à Rome la tombe - qu'éclairait une lampe funéraire dont l'huile brûlait encore - de Tullia, la fille bien-aimée de Cicéron, morte toute jeune fille. Son corps, totalement intact, semblait tout prêt à se réveiller. D'où la décision que prit le pape d'alors : craignant l'éclosion d'un culte populaire d'adoration de la jeune fille si merveilleusement conservée intacte, le souverain pontife fit procéder à une nouvelle inhumation de celle-ci en un endroit tenu secret.

Un problème (mais nous touchons alors aux marges de la science fiction) se poserait sans nul doute à propos de l'éventuelle réussite de l'hibernation artificielle d'un corps humain demeuré intact. L'âme qui l'animait poursuivrait-elle librement son cycle personnel d'évolution (pour ses réincarnations successives entremêlées des périodes vécues dans les sphères de l'au-delà), ou bien, lorsque serait procédé (au bout du laps de temps fixé par le testateur) au réveil du corps mis en hibernation, son âme-personnalité se trouverait-elle obligée de réintégrer dare-dare ladite enveloppe physique? Signalons, à titre de curiosité, qu'il existe déjà une méthode - celle réalisée par cryogénéisation du corps plongé dans un liquide spécial - qui équivaldrait à rendre possible l'effective hibernation artificielle d'un décédé. Parmi les premiers défunts qui ont demandé à bénéficier, à leur mort, de cette technique de la cryogénéisation, il y eut - souvenez-vous - une personnalité américaine² de premier plan : Walt Disney. Quel laps de temps a-t-il été fixé - j'avoue l'ignorer - pour s'écouler avant le jour fatidique où il serait procédé au réveil de son corps en hibernation?

² il s'agit bien entendu et pour être précis d'un ressortissant des Etats-Unis (NDLR).

Pierre OSEMAT

AVENTURE DE LA VIE, AVENTURE DE L'ESPRIT.

(première partie)

*Pierre Osenat, officier de la Légion d'Honneur,
ancien professeur au Collège de médecine de Paris,
poète et Président d'honneur de la Société des Poètes Français,
nous a autorisé à publier ce texte d'une grande portée spirituelle.
Nous ne doutons pas que nos lecteurs sauront
l'apprécier à sa juste valeur.*

Regard sur l'infini.

La vérité est une.

La vie en gestation dans le cosmos, pour se sublimer dans la conscience humaine, a dû, en quinze milliards d'années, franchir des paliers que la science s'est attachée à identifier. Individu éphémère, situé dans le temps, quelque part dans l'espace, l'homme « organisme évolutif » est un terrien. La terre, notre canton dans l'infini, est une des neuf planètes du système solaire. Perdue dans la voie lactée, notre galaxie, la terre tourne autour du soleil, vieux de quatre milliards et demi d'années. On dénombre cent milliards de systèmes solaires dans notre galaxie et on estime qu'il existe des centaines de milliards de galaxies, en fuite dans un univers en expansion, groupées en amas et en superamas, attirées vers le *grand attracteur*.

Si l'on prend comme échelle de mesure la vitesse de la lumière (300.000 kms/seconde), on calcule que notre galaxie est large de quatre vingt dix mille années-lumière (AL), qu'entre deux étoiles la distance est de deux AL et que la galaxie la plus lointaine est à cinq

milliards d'AL. Il y a là de quoi épouvanter la raison. Le cosmos est un abîme inconcevable : insignifiance de la terre dans le système solaire, insignifiance du système solaire dans la voie lactée, insignifiance de la voie lactée dans l'univers.

Le monde est prodigieux. Comment se fait-il qu'il existe et que j'y figure? Quelle est l'origine du tout, pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien?

L'étoile alchimiste

Comment la vie est-elle apparue sur la terre? L'astrophysique, la science des particules, la biologie suggèrent une hypothèse logique sur l'émergence de la vie à partir de composés chimiques inanimés et sur la montée de l'organicité.

Il y a eu le temps *zéro*. Avant la connaissance, le *mur de Planck*, c'était l'indicible, le rien, le néant, une réalité inabordable. Dans ce néant était en attente une énergie illimitée, une réalité inimaginable, une force inconnue hallucinante, un « océan infini d'énergie qui a l'apparence du néant », une totalité intemporelle.

Il y a quinze milliards d'années environ (c'est l'âge que l'on attribue à l'univers), une explosion fulgurante (le big bang) se produisit, engendrant une éblouissante lumière (*fiat lux* - au premier jour Dieu créa la lumière), portant la matière à un degré extrême de température, des milliards de degrés. Cette fantastique énergie thermique des premières microsecondes de l'univers entraîna des condensations de grains d'énergie et des collusions nucléaires. Du chaos de radiations et de particules X qu'engendra cette explosion, se forma la matière de l'univers.

Au premier milliardième de seconde qui suit l'instant originel, l'univers tout entier a la taille d'une tête d'épingle.

Les particules élémentaires se combinent (hadrons) puis s'organisent en protons et neutrons (les nucléons). C'est l'ère de la nucléosynthèse quand apparaissent dès la première minute les noyaux légers à partir des protons et des neutrons libres. Puis, dans la fertilité cosmique, commence l'ère atomique.

Les noyaux s'habillent d'électrons en orbite pour former l'atome. Un proton plus un électron constituent le plus vieil atome, l'atome d'hydrogène ; puis naissent l'hélium et le lithium. Le cosmos comporte quatre-vingt dix pour cent d'atomes d'hydrogène et neuf pour cent d'hélium, éléments constitutifs dès l'origine.

La formation de l'atome libère les photons ; nés bien avant l'existence de la terre et du soleil, ils parviennent jusqu'à nous encore aujourd'hui. Pour les gnostiques, les électrons sont assimilables aux éons.

L'évolution cosmique - ère stellaire - s'étend sur près de cinq milliards d'années. Quand la densité des nuages de gaz et de poussières interstellaires augmente, quand la pression gravitationnelle (rotation des nuages) fait monter la température, la matière (hydrogène et hélium) se condense, s'échauffe, la réaction thermonucléaire s'allume et l'étoile naît. Certaines explosent illuminant le ciel (supernovae) et d'autres font en leur sein (four cosmique) la synthèse d'éléments lourds : carbone, azote, oxygène, puis éclatent, ensemençant le milieu sidéral de ces éléments, provoquant de nouvelles générations d'étoiles porteuses des éléments de la vie. L'étoile est l'alchimiste du ciel.

Soleil super-star !

Dans cet univers baigné d'une *purée* initiale, « une soupe de particules », l'hydrogène et l'hélium sont les éléments constitutifs que l'on retrouve dès l'origine. Ainsi naissent des lignées d'étoiles et les ga-

laxies (centaines de milliards d'étoiles nées d'un même nuage inter-stellaire) s'individualisent.

Parmi la centaine de milliards de galaxies, la nôtre, la voie lactée est élue. Sur ses bords (dans sa banlieue) un nuage se contracte, s'allume. C'est la naissance du soleil, *super-star*. Au moment de la contraction, des poussières cosmiques s'échappent pour constituer, à distance variable du soleil, noyau central, neuf planètes dont la terre.

Évolution biochimique. Des liaisons chimiques font progresser l'atome jusqu'à la molécule.

Maintenant que le soleil et la planète terre existent, l'évolution accède aux frontières de la vie. C'est ainsi qu'il y a quatre milliards d'années les atomes, en fonction des conditions de chaleur et de pression, s'unissent pour créer des molécules organiques qui peuvent se développer grâce à l'atmosphère humide et protectrice qui entoure la terre et grâce à l'énergie solaire (rayonnement et orages). Essentiellement, vapeur d'eau, méthane, ammoniac donnent naissance à ces molécules organiques qui sont des acides aminés et des bases nucléiques.

Le secret des acides aminés.

Les vingt acides aminés retenus par la sélection naturelle pour *fabriquer* le vivant sont ceux qui offrent les meilleures propriétés physico-chimiques en tant que matériel adapté aux conditions de la vie. La nature n'a utilisé, pour construire les espèces, qu'une infime proportion des combinaisons biochimiques qui lui étaient offertes.

Ces acides aminés par accrochage vont constituer la protéine, la brique fondamentale, signature stable, reflet d'un ordre. " *Toutes les protéines qui forment les animaux et les végétaux se ressemblent. De la bactérie à l'homme, tous les organismes sont construits à partir du même petit nombre d'éléments* " (J. Ruffié).

Les bases nucléiques quant à elles vont constituer les chaînes ADN. Puis un lien s'établit entre les brins d'ADN et les chaînes peptidiques. Ce couplage ADN/protéine pérennise un programme génétique.

En effet, les nucléotides ont la faculté, quasi indéfinie, d'autoreproduction. Le programme qu'ils portent n'est jamais perdu, mais transmis de génération de molécules en génération de molécules, permettant à l'évolution de conserver tous ses acquis sans doute dès le stade pré-vivant. Qui a décidé ces lois? D'où vient cette information?

Les molécules s'organisent et l'une d'elles se singularise par sa propriété à s'autoreproduire. La vie vient de naître.

Les molécules passent par différents stades d'organisation : ce sont d'abord les acides aminés (bouillie ou soupe primitive de Haldane), puis les coacervats, acides aminés regroupés en agglomérats inanimés, puis une cellule sphéroïde ou coccoïde (cellule végétale). C'est la première cellule vivante remontant approximativement à un milliard d'années. Ensuite, ce seront les procaryotes puis les eucaryotes (procaryotes avec organites inclus). Enfin, algues bleues et bactéries.

L'insoluble mystère se situe ici, dans le passage de l'inanimé à l'animé. Pour que le coacervat devienne coccoïde, pour que la brique devienne l'édifice, il a fallu le code (l'architecte qui donne le plan). C'est l'ADN qui va transmettre une copie de son message à un ARN messager : ce message sera lu par la machinerie cellulaire ; et c'est l'ordre des bases dans l'ADN qui définit la code génétique.

L'évolution biologique a vu l'ascension des molécules jusqu'à la cellule vivante. Ainsi, l'être vivant est un agencement de molécules.

Noyaux, atomes, molécules sont des systèmes liés ; la série fondamentale progresse en particules d'énergie, atomes, molécules, cellules vivantes, métazoaires.

Cette séquence arrive à ce que sera le support de la conscience humaine capable de s'interroger sur l'univers.

L'évolution anthropologique se fera à partir de ce premier métazoaire. Plus l'on progresse dans la montée de l'organisé, plus la complexité est grande et c'est le sens de l'aventure humaine.

La grammaire de l'ADN.

Comment ne pas s'émerveiller devant la cellule vivante? Elle contient vingt acides aminés les plus adaptés : un noyau et dans ce noyau vingt-trois paires de chromosomes et dans chaque chromosome, les gènes. Chaque gène est constitué par la double hélice d'ADN (acide désoxyribonucléique), alphabet de la vie, porteur du code génétique ; la double hélice de l'ADN a la forme d'une échelle tordue dont les barreaux (nucléotides) sont les quatre éléments qui constituent les quatre lettres du code, alignées suivant un ordre défini (adénine, cytosine, guanine, thymine). L'ADN est le médiateur qui transmet les ordres.

Le gène véhicule les caractères héréditaires de génération en génération. C'est une unité de fonction capable de mutation et de recombinaison, combinaisons entre gènes remises en cause à chaque formation, sélection permettant une meilleure adaptation aux exigences de l'environnement, ainsi qu'une probabilité de reproduction plus élevée.

Chaque individu possède sa séquence propre, grâce à quoi ses enfants lui ressemblent (hérédité génique). La combinaison cohérente est le patrimoine héréditaire.

L'ADN est l'architecte de la cellule. Dans chacune des chaînes d'ADN de la cellule, il y a cent milliards d'atomes, il y a des milliards d'électrons. Ces électrons, ou éons, seraient selon Charon le support de l'Esprit dont l'aventure a commencé il y a des milliards d'années avec l'univers lui-même.

Avec eux, vit au fond de nous une réalité spirituelle.

La structure et la dynamique moléculaire sont à la base de la complexité biologique de l'être.

Conscient et inconscient, esprit et matière, se répondent dans une complémentarité dialectique que les sagesse traditionnelles avaient reconnue. Chaque molécule sait ce que feront les autres molécules.

C'est l'unité originelle - pressentie par la gnose - de la substance et de la psyché.

L'inconscient se trouverait en relation avec les structures de la matière dans « l'unité du réel », dialogue instauré dans la région de l'âme. On retrouve dans ce concept les intuitions du Tao, des Upnishads.

La physique quantique a bien défini une « mécanique ondulatoire et corpusculaire », un train d'onde incertain, hors l'espace et le temps. Elle rejoint l'image de l'être en sa vérité fragile.

L'évolution du vivant n'obéit ni à un déterminisme figé ni au pur hasard. Les contrôles sélectifs et régulateurs de la vie, l'autonomie de la créature, existent déjà potentiellement au temps presque zéro dans cette particule élémentaire, dans la bouillie hadronique d'où jaillit la lumière, première manifestation de l'énergie libérée de l'indifférencié.

« *Dieu vit que la lumière était bonne* » (Genèse). Comme le suggère le principe d'Heisenberg la liberté est en puissance dès les premières particules de l'univers. La liberté de la Création est différence, variété, mutation, polymorphisme génétique.

N'abordons pas les manipulations génétiques, leur problème éthique, les risques du clonage. Si la médecine y trouve un apport fondamental, il est essentiel d'affirmer qu'on ne clone pas une conscience, une pensée, une dignité qui ne sont pas accrochés au patrimoine génétique. L'énigme irréductible de la conscience ne relève pas de la science.

Généalogie de l'homo-sapiens. Évolution anthropologique.

La cellule est une unité de fonction capable de mutation. Dès la fécondation, elle met en œuvre sa technique. Elle possède des propriétés (la vie) qui lui permettent de poursuivre la contrainte du phylum : organisation, adaptation, réparation, recombinaison, reproduction.

À partir de la cellule vivante l'évolution se poursuit suivant une logique indéniable. Tout est réglé avec précision. La vie dépend de l'équilibre de constantes quantiques et de circonstances extraordinaires.

Modifiez tant soit peu un des paramètres numériques ou les conditions initiales et nous n'existerions pas. L'homme est le produit le plus évolué de la vie. La progression est graduelle du minéral à l'homme, gouvernée par l'Esprit. Elle se fait dans le sens de la différenciation et de la complexification.

Le premier organisme bicellulaire est l'algue bleue (trois milliards et demi d'années). C'est un micro organisme inconscient à reproduction asexuée (végétaux cloisonnés en cellules), puis les algues vertes à structure cellulaire avec noyau et reproduction sexuée, avec équipement génétique.

Un immense pas est franchi, la reproduction sexuée étant indispensable pour faire progresser la lignée vers la complexité et l'enrichir par le mélange de lignées étrangères. Comment s'est inventée la reproduction ?

À l'échelle du temps cosmique suivront les bactéries anaérobies puis aérobies (deux milliards trois cents millions d'années) : éponges, vers, méduses, crustacés, poissons.

Il y a cinq cents millions d'années les premiers poissons frétilaient dans les mers ; suivirent les amphibiens, les batraciens (le têtard vivait

dans l'eau et, devenu grenouille, passait à l'air libre). Des continents émergeant, mousses et végétaux apparaissent. La photosynthèse de la chlorophylle rejette de l'oxygène et favorise la couche d'ozone filtrant les rayons solaires. Le monde animal acquiert la respiration. Grâce à l'hémoglobine, se différencient les reptiles (deux cents millions d'années), les dinosaures rapidement disparus, les oiseaux homéothermes avec apparition de plumes, les petits mammifères (soixante-cinq millions d'années) ovipares, puis vivipares ; des très nombreuses espèces, retenons le rat, le dauphin, le singe, les premiers primates à prémisses d'intelligence avec le lémurien. De notre branche anthropoïde se détachent il y a douze millions d'années le ramapithèque, le premier hominien, et sa variante le kénia-pithèque. Puis la lignée se divise il y a quatre millions d'années, donnant d'une part les progidés : orangs-outans, gorilles, chimpanzés, vivant dans les forêts et, d'autre part, l'australopithèque vivant dans les savanes africaines (berceau de l'humanité) aux herbes hautes et sèches. Il est herbivore. Ce pré-humain (découverte de *Lucy*, notre grand-mère) se redresse, devient chasseur, omnivore. Sa descendance passera par les stades morphologiques de l'homo : l'homo habilis (trois millions d'années), cueilleur, use d'instruments rudimentaires en silex, façonne les cailloux (la locomotion verticale a entraîné la libération des mains préhensiles), puis l'homo erectus ou pithécantrope (un million et demi d'années), plus habile artisan, il capture le feu, se groupe en clans et s'aventure sur le continent. Sa branche européenne, le Neandertal, apparaît voici cent mille ans, la boîte crânienne s'est développée et atteint une capacité de mille cinq cents centimètres cubes. Il perfectionne l'outil, polit la pierre, fait usage de peaux de bêtes ; chasseur, cueilleur, il invente l'agriculture.

Ne nous formalisons pas de notre parenté avec le grand singe ancestral, chaînon évolutif qui bénéficiait du pouce opposable, de la vision binoculaire et dont l'ADN est proche du nôtre à quatre-vingt dix pour cent.

Il y a environ cent mille ans que l'homme se précise par deux faits essentiels :

- premièrement, la sépulture. Il enterre ses morts. Ce n'est plus l'instinct, c'est l'aurore de la pensée humaine. L'être veut durer, il a l'idée de la survie, il protège ses morts, les installe en position fœtale, protège la fosse par des pierres, joint des armes, de la nourriture. Dans le culte primitif des morts, on peut voir l'origine de toutes les conceptions religieuses puis philosophiques ;

- secondement, le Neandertal puis le Cro-Magnon témoignent d'un sentiment artistique, du sens de la beauté. La libération de mains a permis la réalisation manuelle des idées esthétiques. Il se pare, il combine les couleurs, grave l'os, l'ivoire. L'apparition du sens artistique est à l'origine véritable de la pensée, une première manifestation de la liberté.

L'homme sait qu'il sait.

L'adaptation à l'environnement, aux événements, l'acquis, se précisent chez l'homme de Cro-Magnon (trente mille ans). Les grottes préhistoriques de Lascaux remontent à seize mille ans. La voie est ouverte à l'homo sapiens. Il sera le produit le plus achevé de la vie. La longue ascension de la complexité aboutit à l'homo pensant, conscient du temps qui passe, écrin de la conscience et de la pensée abstraite : naissance des désirs, discussion des croyances. L'homme regarde son univers, il le voit, le pense ; il copie, il apprend, il bénéficie du langage articulé pour communiquer (abaissement du larynx).

Après des millénaires, la conscience franchit le dernier seuil, acquiert la plus haute liberté, celle de choisir entre deux actions, la possibilité de progresser sur le plan de l'esprit, de la connaissance. Du conflit entre la sollicitation des sécrétions internes et l'effort fait pour les asservir naissent à la fois le sentiment de la dignité humaine et le tragique du quotidien. La liberté morale acquise permet d'effectuer un choix entre le bien et le mal. De la possibilité de ce choix jaillit la responsabilité, la notion de devoir. L'animal, simple

chaînon de l'évolution, même présentant les caractères morphologiques de l'humain, ne pouvait faire le mal puisqu'il ne le savait pas.

L'idée morale, origine de l'idée spirituelle, est née. À peine dégagée de la gangue ancestrale, l'être va échapper aux lois physico-chimiques et biologiques ; à la lutte pour la vie s'ajoutera la lutte pour l'esprit. Si la nature a ses lois (synthèse de la protéine, enzymes, régulation du sucre, sécrétions endocriniennes), la signification de l'évolution est la transfiguration de la matière, l'apparition de vérités spirituelles indépendantes de la raison, transcendant l'intelligence : le beau, le bien, le devoir, l'amour, la charité. Ces hautes notions complètent l'acquisition de la syntaxe, de la géométrie, de la musique. La pensée n'est qu'une étincelle, mais cette étincelle est tout.

On conçoit l'importance de la communication verbale, de l'apparition du langage parlé.

À partir de l'animal debout sur ses pattes de derrière est apparu l'homme, être de dialogue sur la liberté, la mort, un individu de cent milliards de neurones. La logique du vivant a été de grouper en unités organisées de plus en plus complexes les seuls éléments réels, les « particules élémentaires ».

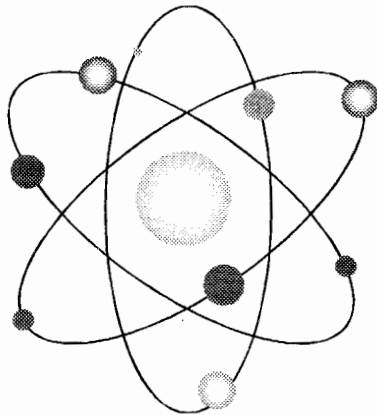
Une fois créée, la vie va s'accélérer d'elle-même pour arriver à l'intelligence et à la conscience, à la raison et à l'esprit. Il y a trois milliards et demi d'années les premières formes de vie, des cellules vivantes, apparaissent sur terre et, pendant trois milliards d'années (les trois quarts du temps écoulé jusqu'à aujourd'hui), l'évolution est extrêmement lente et le stade monocellulaire n'est pas dépassé. Puis, en moins d'un milliard d'années l'évolution passe à la vitesse supérieure, les animaux pluricellulaires (mollusques, poissons, reptiles, mammifères) envahissent la terre. Ensuite, en moins de cent millions d'années - moins de trois pour cent de l'âge des vivants -, trois espèces douées d'une intelligence primaire font leur apparition : primates, dauphins, rats. Puis, il y a environ trois millions d'années, apparaît l'homo sapiens doté d'une conscience et d'une « âme ».

Considérons l'aventure de la vie suivant les lois de la sélection, lente et prodigieuse progression, étalée sur des milliards d'années suivant une programmation logique, apparaissant rigoureusement prédéterminée et finalisée.

N'est-il pas étonnant le cycle du fœtus recommençant l'histoire du phylum? Le développement de l'embryon est une récapitulation de la phylogenèse. Le chirurgien est parfois appelé à opérer un « branchiome », reliquat de notre stade *poisson* (branchies).

Envisagez le développement de la vie depuis son apparition : d'abord, l'évolution biologique grâce à l'ADN et à sa bibliothèque génétique, puis l'évolution de la conscience franchissant les seuils successifs de la conscience directe (tropisme, agressivité, pulsion, mémoire, apprentissage), puis de la conscience réfléchie : seul, l'homme sait qu'il sait. Apparition de la logique, de l'abstraction, de l'imagination créatrice. Le cortex cérébral est devenu cet *or gris* développé chez les primates, siège de notre humanité, avec sa réserve d'informations.

(à suivre)



SIX ANS ! Voilà six ans que nous avons eu la douleur d'annoncer dans la revue et à peu près à cette même place le départ de notre cher Henry Bac. Celui qui fut durant presque quarante ans l'ami fidèle et le collaborateur talentueux de «l'Initiation» nous quittait avec cette discrétion dont il avait fait toute sa vie l'usage, en dépit de ses nombreux titres de célébrité. Martiniste et franc-maçon, homme de tradition et de foi, pratiquant d'une religion éclairée, curieux de toutes les formes que revêt ici et là l'ésotérisme, passionné d'histoire et de littérature, Henry Bac aimait aborder tous les domaines de la vie et de la société et il le faisait avec cette intelligence et ce cœur qui sont la marque des véritables maîtres.

Nous, à la revue, nous ne l'avons pas oublié. En ce numéro qui clôt notre année 1997, nous avons voulu rendre un hommage affectueux à Henry Bac en republiant un de ces articles¹ dans lesquels il a su nous montrer que le respect de la tradition et le désir de progrès ne sont pas opposables mais complémentaires. Et qu'aucun initié n'a le droit de s'enfermer dans une espèce de « tour d'ivoire » mais qu'il a au contraire le devoir de s'immerger dans le sein du monde afin d'y semer chaque jour quelques graines de la sagesse acquise sur le sentier.

UN LANGAGE FRATERNEL

Ils ne parlent pas la même langue, ils ne peuvent se comprendre. Bien souvent, nous entendons exprimer une telle constatation.

Déjà la Bible évoquait l'histoire de cette tour qui devait monter jusqu'au ciel pour établir le dialogue avec Dieu : hélas ses constructeurs parlaient plusieurs langues ; ceux du haut ne comprenaient pas ceux du bas, ceux du bas ne comprenaient pas ceux du haut. Ils se trouvaient incapables de communiquer avec les uns ou les autres. Le désordre qui, depuis, règne dans l'humanité, ne vient-il pas beaucoup de l'impossibilité de se comprendre?

¹ Première publication dans le numéro 3 de 1976, pages 145 et ss.

Le 15 décembre 1859 naissait à Bialystok, ville polonaise qui faisait alors partie intégrante de l'empire des tsars, un enfant qui, très vite, se familiarisa avec plusieurs langues. Il s'appelait Lazare Zamenhof. La multiplicité linguistique heurtait sa sensibilité. Il vivait dans une cité comprenant des Russes, des Polonais, des Baltes, des Allemands et des Juifs. Chacun parlait sa langue ; un climat d'hostilité régnait entre les diverses communautés. En ce coin de terre disputée, en ce confluent d'ethnies, sous un régime oppressif, comment ne pas se sentir traumatisé ? Chez lui, il pratique le russe ; dans la rue, il parle polonais ; au lycée, il se révèle un brillant élève en allemand, en français, en latin et en grec. Son père, hébraïsant érudit, lui facilite la connaissance de l'hébreu.

Ce garçon si doué a écrit à l'un de ses amis :

« Une nature sensible souffre sous le poids du malheur causé par la diversité des langues et se persuade à chaque pas que cette diversité est, sinon la seule, du moins la principale source de dissensions au sein de la famille humaine ainsi divisée en clans ennemis. On m'éleva en idéaliste ; on m'enseigne que tous les hommes sont frères ; cependant, à travers les rues, dans les maisons, à tout moment, tout me donnait le sentiment que l'humanité n'existe pas. Il n'existait que des Russes, des Polonais, des Allemands, des Juifs. Cette pensée tortura mon esprit d'enfant. Certains souriront peut-être de rencontrer ce douloureux sentiment du monde dans une âme d'enfant. Comme il me semblait alors que les adultes possèdent une force toute puissante, je me répétais sans cesse que, lorsque je serai grand, rien ne m'empêcherait d'éliminer ce mal ».

Il rêve d'unir l'humanité. Par quel moyen ? Celui d'une langue universelle à la portée de tous.

Il a eu, déjà enfant, l'expérience de la souffrance suscitée par des heurts entre groupes sociaux qui parlent différemment.

Il va créer un langage universel. Quand, à vingt ans, il part pour Moscou étudier la médecine, il confie les feuillets de son premier projet à son père. Ce dernier, n'ignorant pas les dangers de l'oppression tsariste, sait à quoi s'exposerait son fils en cas de dé-

couverte de papiers rédigés dans un idiome secret. Prudemment, il détruit tout.

Cependant l'étudiant songe toujours à ce moyen d'union entre les hommes. Il faut, dit-il, « réveiller le bon génie de l'humanité ». Il cherche à mettre au point une langue tellement facile qu'elle puisse s'apprendre rapidement, comme en jouant. Lors de son mariage, en 1887, il est parvenu à la première publication d'une brochure de langue internationale. Elle porte, comme nom d'auteur, celui du *Docteur Esperanto*, le médecin qui espère. Il vient de réaliser ce qu'avant lui de grands esprits, comme Descartes ou Leibniz, avaient souhaité.

L'esperanto a vu le jour et va se développer. Il ne s'agit pas seulement d'un langage, mais aussi d'une doctrine concernant une finalité qui devient une forme d'humanisme.

Un véritable mouvement mondial se développe ; il offre même aux personnes d'instruction primaire la possibilité d'acquérir une connaissance pratique et courante d'une langue nouvelle, chef d'œuvre de logique et de simplicité. Sans beaucoup d'efforts, en y consacrant quelques heures par semaine, on peut, en quelques semaines, parler un idiome universel.

Le 5 août 1905, à Boulogne-sur-Mer, s'ouvrit un premier congrès d'espérantistes : ce fut un succès. Des gens de tous pays, de toutes religions, de toutes races s'y réunirent. L'abbé Peltier avec ardeur y appela l'union de tous les chrétiens au moyen de l'esperanto. Il déclara :

« J'ai appelé de tous mes vœux l'union au moyen de l'esperanto. Mais le désir demeure sans effet s'il ne se traduit dans la réalité par des actes positifs. Aujourd'hui, je vous invite à la réalisation.

« Plusieurs croyances, des prières et bien des espérances sont communes à tous les chrétiens ; quelques points ont été simplement, dans un passé reculé, une cause de séparation.

« Ne pensez-vous pas que le moment soit venu d'examiner ces anciennes querelles avec une âme sereine, fraternelle et totalement libérée des

passions d'autrefois? N'est-il pas regrettable et incompréhensible que les disciples de celui qui a dit Aimez-vous les uns les autres continuent à se détester à cause de malentendus qui datent de plusieurs siècles? Nous désirons tous l'avènement du Royaume de Dieu ; nous œuvrons tous pour le progrès morale de l'humanité ; nous sommes tous prêts à sacrifier nos forces et notre vie à ce noble idéal. Pourquoi resterions-nous plus longtemps désunis et refusant de nous connaître et de nous entraider? »

Ses idées feront leur chemin : l'esperanto aspire à jouer le rôle d'une langue auxiliaire universelle.

En Russie, un des plus grands écrivains, Tolstoï, connaissait l'esperanto et disait :

« Les sacrifices que fera tout homme de notre monde européen en consacrant quelques temps à l'étude de l'esperanto sont tellement petits et les résultats qui peuvent en découler tellement immenses qu'on ne peut pas se refuser à faire cet essai ».

Il avait pressenti les possibilités de l'esperanto comme véhicule de la science et des lettres.

Ce qui était indiscutable à son époque l'est d'autant plus à la nôtre où le climat mondial s'internationalise de plus en plus.

Après le Congrès de Boulogne-sur-Mer, d'autres, attirant chaque année un nombre croissant d'esperantistes, suivirent : en 1906, à Genève où l'abbé Peltier adressa au public son premier sermon en esperanto, en 1907, à Cambridge, en 1908, à Dresde, en 1909, à Barcelone, en 1910, à Washington, en 1911, à Anvers, en 1912, à Cracovie, en 1913, à Berne. Celui prévu pour 1914 à Paris ne put avoir lieu, la guerre mondiale démontrant la longue route à parcourir avant la réconciliation universelle.

Zamenhof partit pour l'Orient Éternel en 1917 avant d'avoir eu le bonheur de connaître le développement de son œuvre fraternelle.

L'Académie des Sciences à Paris émit en 1924 un vœu : celui de l'inscription de l'esperanto dans les programmes et sa reconnaissance comme langue officielle dans les congrès internationaux. Des vœux semblables émanèrent en 1950 du Conseil Scientifique du Japon et, en 1951, d'une assemblée de savants chinois. En 1962, à Copenhague, lors de la première conférence internationale sur le problème des langues, l'esperanto fut à l'honneur.

La *Ligue Universelle des Francs-Maçons* soutient toujours ardemment les efforts des esperantistes.

Le pape Paul VI, le 21 avril 1966, autorisa l'union des esperantistes catholiques à faire usage de l'esperanto à l'occasion de ses réunions et de ses congrès, aussi bien pour les lectures que pour les prières de la messe. Il tint à donner à tous la possibilité de se comprendre d'une manière facile et précise, ainsi de mieux se connaître aux fins de se rapprocher les uns des autres et de fraterniser.

Avant lui, Pie X déclarait l'esperanto plein d'avenir. Il reçut en audience monseigneur Gambienne, secrétaire du groupe esperantiste de Rome et reconnut l'importance de cette langue pour conserver l'unité des catholiques du monde entier. Après lui, d'autres papes encouragèrent les esperantistes. L'on vit même, au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale, le pape Pie XII, qui parlait de nombreuses langues, se mettre lui-même à apprendre l'esperanto. C'est dans cet idiome qu'il accueillit en août 1950 des esperantistes réunis en congrès à Rome, terminant son allocution en ces termes : *« Travaillez toujours sans jamais vous décourager à hâter l'avènement de la paix entre les hommes ».*

De nos jours, le mouvement esperantiste déploie ses ramifications dans tous les pays. Il existe un annuaire de leur union internationale dont disposent tous les esperantistes. Ils trouvent des correspondants, souvent fort utiles, en des pays lointains. Ils découvrent ainsi un monde sans frontières.

Réunissant les races et les classes les plus diverses, ce mouvement plein de gentillesse et de spontanéité, garde pourtant sa personnalité comme son unité. Il ne s'agit pas seulement d'une gigantesque organisation mondiale mais d'une société spirituelle atteignant l'un des plus hauts niveaux de la conscience humaine.

Des ouvrages de recherche comme des chefs d'œuvre de culture littéraire autrefois peu connus, sont traduits en esperanto et font maintenant le tour du monde. Tiré des principales langues de culture européenne, grec, latin, français, russe, allemand et anglais, l'esperanto pénètre de plus en plus dans tous les domaines de la pensée.

Zamenhof, peu avant sa mort physique, déclarait : « *J'ai senti que peut-être la mort n'est pas la disparition et que quelque chose me conserve pour un but élevé* ».

La présence de l'esperanto parmi toutes les manifestations de l'activité humaine démontre que ce but élevé se trouve atteint. Des fissures s'introduisent dans la barrière des langues.

On peut entrevoir un jour, grâce à l'esperanto, la réconciliation entre les hommes qui retrouveront - peut-être - la Parole Perdue.

Cet article de 1976 d'Henry Bac était plein d'espoir. Cette langue universelle ne devait-elle porter en elle un élan fraternel si nécessaire à une humanité déchirée? Il est hélas à craindre que l'esperanto demeurera à l'état de langue morte (avant d'avoir réellement vécue) que l'on étudie plus pour le plaisir et pour l'amitié partagée dans un esprit clubiste que pour son efficacité en matière de communication. La prédominance quasi exclusive de la langue anglaise - et, plus particulièrement de son sabir étasunien - est désormais un fait accompli qu'on ne peut raisonnablement espérer arrêter dans sa course échevelée. Pour des raisons diplomatiques et économiques que je me garderai bien de discuter ici même, elle s'impose comme langue universelle ; bientôt les autres langues ne seront plus que des idiomes de portée réduite et le beau rêve de Zamenhof rejoindra le musée des idées généreuses. (Y.-F. BOISSET).

Marielle-Frédérique TURPAUD

Thérèse Martin, docteur martiniste.

Le 19 octobre 1997, vingt jours après le centenaire de sa mort, Thérèse Martin, en religion sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face, est proclamée Docteur de l'Église par Jean-Paul II.

Cela nous entraîne à reconsidérer d'un autre regard la statue de sucre rose de « la petite sainte Thérèse » qui jaunissait sur l'étagère de nos grand-mères, et à chercher ce qui, sous le sucre et le plâtre, se cache, et voir si pour notre voie martiniste nous pouvons y trouver du blé pour notre farine.



1. De la Petite Thérèse à Thérèse Martin

Lorsque vous avez entendu parler de la Petite Thérèse, ce fut souvent par un grand livre broché, décoré de roses à la manière saint-sulpicienne revisitée Art Nouveau, et intitulé « *Histoire d'une Âme* ». En douze chapitres, sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus y raconte son enfance choyée dans un milieu protégé, ses chagrins, ses luttes pour entrer en 1888 au monastère du carmel de Lisieux, ses premières années et ses réflexions spirituelles. Elle termine sur un bel hymne à l'Amour miséricordieux. Le livre se continue sur le récit de sa maladie, de sa mort en 1897, des anecdotes, des poésies et des lettres.

En réalité, les cahiers et les lettres de sœur Thérèse sont corrigés par l'une de ses sœurs, Mère Agnès de Jésus, rajoutant ici, enlevant là, retouchant les mots, avec la tranquille certitude de la sœur aînée qui commande, du professeur conservateur rayant une copie. La confiance devient quiétisme, le don de soi résignation, les larmes indolores.

Les photos prises en clôture suivront le même chemin : d'abord simples aide-mémoire pour des tableaux, elles paraîtront enfin elles-mêmes, mais retouchées pour atténuer la virilité du menton, la droiture du regard et la fermeté de la lèvre, et en faire une « angélique moniale » douce et mièvre.

Ajoutons à cela que les deux seuls mots de sainte Thérèse retenus par les médailles et les images sont des promesses mercantiles : " *Je veux passer mon Ciel à faire du bien sur la terre* " et " *Après ma mort je ferai pleuvoir une pluie de roses* ". Paroles recueillies par ses sœurs auprès de son lit de malade et dont la rigueur historique n'a rien à voir avec nos exigences actuelles.

Il a fallu vraiment une inspiration d'En-Haut pour que, sous l'effroyable remaniement des textes d'origine, la force, la lumière et la sagesse de la jeune carmélite aient atteint les cœurs forts de Claudel, d'Urs von Baltazar ou d'Édith Stein, au-delà de l'engouement naturel des cœurs angoissés.

Car en effet, malgré ce badigeon, le message passe - certains disent aujourd'hui : *heureusement* protégé par ce badigeon, car les mentalités catholiques des années 1900 auraient rejeté en vrac le vrai style et les vrais textes. Le message passe, le message de confiance en Dieu. Le message que le Dieu jaloux - Dieu-Juge punissant et assoiffé de noire pénitence et du rejet de la vie terrestre, que le concile de 1870 a étendu sur l'Église comme une chape de plomb janséniste - n'est pas le Père des miséricordes qu'elle a expérimenté. Le message de l'amour absolu entre elle et Jésus, qui lui demande des efforts, certes, mais plus encore l'abandon confiant, et plus encore l'amour passion, l'amour fou, comme il l'a aimée à la folie : " *Ô Jésus, je le sais, l'amour ne se paie que par l'amour, aussi j'ai cherché, j'ai trouvé le moyen de soulager mon cœur en te rendant Amour pour Amour* " (B, 4r°). À la folie de la croix répond la folie du cloître.

Édité à compte d'auteur à 2000 exemplaires le 30 septembre 1898, un an pile après la mort de l'obscur carmélite, l'*Histoire d'une Âme* est enlevée en un rien de temps. Les rééditions se succèdent, augmentées de Poésies, de Conseils et Souvenirs de ses sœurs,

d'extraits de lettres. Le monastère reçoit un courrier croissant remerciant pour des grâces, demandant des images. En 1906 les travaux pour un éventuel procès de béatification commencent. La cause est introduite par Pie X le 10 juillet 1914. Lors de la Grande Guerre, les apparitions d'une « religieuse en marron et noir » qui encourage les blessés des deux camps se multiplient, même auprès de mécréants solides. On a noté que le 9 février 1918, un jour comme les autres, il était arrivé 512 lettres au monastère.

La servante de Dieu sœur Thérèse est béatifiée par Pie XI le 29 avril 1924, puis la vénérable sœur Thérèse est canonisée le 17 mai 1925. La première pierre de la basilique de Lisieux est posée le 30 septembre 1929. On pourrait croire que la légende et la convention ont triomphé, écrasant sous la coupole romano-byzantine la petite moniale.

Mais c'était compter sans l'Esprit.

Pie XI écrit à l'évêque qui prépare le premier congrès thérésien de 1932 :

" *Dites et faites dire qu'on a peut-être affadi la spiritualité de la petite sainte. Comme elle est mâle et virile pourtant! C'est un grand homme que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, dont toute la doctrine prêche le renoncement.* "

Dans l'élan, le congrès demandera qu'elle soit proclamée docteur de l'Église.

Mère Agnès de Jésus, Pauline, l'éditrice, meurt en 1951. Libéré de ce veto, le père François de Sainte-Marie travaille sur les cahiers originaux qui furent la trame de l'*Histoire d'une Âme*, enlève les collages, retouche les grattages, lit avec stupéfaction l'extraordinaire style vivant et gai du texte vrai. C'est l'édition en fac-similé de 1956 qui vient au jour, révélant au monde ahuri le décalage entre la statue et le modèle. Désormais les trois textes de Thérèse, les *Manuscrits autobiographiques*, seront nommés A, B et C, et numérotés par leur folio, même sur la version imprimée de 1957.

Sœur Geneviève de la Sainte-Face, Céline, la peintre, meurt en 1959. « Le vrai texte appelait le vrai visage ». Les 47 photos non retouchées paraissent en album. En 1970, sainte Thérèse d'Avila,

réformatrice du Carmel, est déclarée docteur de l'Église par Paul VI. La « grande » Thérèse soutient la « petite ».

Célébrant le centenaire de la naissance de sainte Thérèse de Lisieux, dès 1971 les chercheurs travaillent et rétablissent l'intégralité de la correspondance, les textes exacts des poésies, comparent les différentes versions des paroles de 1897 recueillies par ses sœurs (les *Novissima verba* de 1927 devenues en 1971 les *Derniers entretiens*), publient ses huit pièces de théâtre : c'est l'Édition du Centenaire. Ce travail de titan suscite d'autres travaux, d'autres découvertes, aboutissant à la Nouvelle Édition du Centenaire en 1992 et à l'œuvre intégrale en un seul volume (éd. du Cerf/DDB). La poupée aux roses s'efface, la sainte apparaît.



2. Esquisse de biographie

Voyons donc maintenant de plus près notre jeune carmélite.

Née à Alençon le 2 janvier 1873, elle perd sa mère le 28 août 1877. Le père et les cinq filles s'installent à Lisieux. La deuxième, Pauline, entre au monastère du Carmel de la ville le 2 octobre 1882 et y devient sœur Agnès de Jésus. Secouée par ce choc, Thérèse, déjà fragilisée par la perte de sa nourrice et la mort de sa mère, devient sensible à l'excès, pleureuse et accaparante, névrose qui l'alite gravement au printemps 1883, mais qui disparaît totalement au retour de la messe de minuit du 25 décembre 1886. L'aînée, Marie, était entrée au même Carmel que Pauline le 15 octobre 1886 : elle y devient sœur Marie du Sacré-Cœur. Léonie, la troisième, la mal-aimée, tente sans succès de devenir religieuse à la Visitation ou chez les clarisses.

La « grâce de Noël 86 » assure Thérèse qu'elle peut enfin entrer au Carmel où sa place et son nom de religion sont prévus depuis 1882 par la prieure, Mère Marie de Gonzague. Elle teste son pouvoir auprès de Jésus en obtenant de Pranzini, un séducteur criminel, d'avoir un geste chrétien au pied de la guillotine : puisque Jésus envoie sa grâce sur celui qu'elle prie, elle peut vraiment devenir carmélite. Devant les oppositions des supérieurs ecclésiasti-

ques du diocèse, elle profitera d'un pèlerinage à Rome pour oser le demander au pape Léon XIII le 20 novembre 1887. Elle entre le 9 avril 1888, prend l'habit le 10 janvier 1889 avec le nom complet de sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, et fait profession définitive le 8 septembre 1890.

Sa sœur Céline la rejoint au Carmel le 14 septembre 1894, après la mort de leur père aliéné par une athérosclérose cérébrale, puis sa cousine Marie Guérin le 15 août 1895.

Son offrande d'elle-même à l'Amour Miséricordieux est du 9 juin 1895. Ce qu'on appellera « sa petite voie » devient alors claire et précise. Elle rédige le *manuscrit A* pour Mère Agnès devenue prieure, tout au long de 1895. Elle est unie mystiquement par ses prières à deux prêtres missionnaires, le séminariste Bellière (Afrique du Nord et Afrique noire) et le père Roulland (Chine). Purifiée par le lent feu de la tuberculose dès avril 1896 et par une nuit de la foi qui achève de la dépouiller de tout, elle rédige le *manuscrit B* lors de sa retraite en septembre 1896. Elle est dégagée petit à petit de tous ses emplois, rédige le *manuscrit C* pour sa dernière prieure, la profonde, nerveuse et incomprise Mère Marie de Gonzague, quitte en juillet 1897 la cellule Saint-Élisée dans le couloir Saint-Elie pour descendre à l'infirmerie, et meurt au soir du 30 septembre 1897. Enterrée au carré des carmélites, elle sera deux fois exhumée. Aujourd'hui la plus grande partie de ses ossements repose dans une châsse sous le gisant de marbre de la chapelle du Carmel à Lisieux.

Notons que la vie d'un monastère du Carmel, l'ordre monastique le plus dépouillé et le plus austère de l'Église, le plus oriental aussi, n'était alors pas celle d'aujourd'hui. Tout en gardant le ton particulier du Carmel, suivant sainte Thérèse d'Avila et saint Jean de la Croix, vie de silence, d'oraison et de solitude, des coutumes françaises doloristes s'étaient greffées, de multiples dévotions rongeaient l'esprit, la morbidité du refus de la terre était extrême. Pauline et Marie Martin, élevées par leur mère janséniste, ayant été pensionnaires, s'y sont trouvées bien. Mais Thérèse, l'orpheline, la petite protégée, qui ne sait pas ce que c'est que balayer ou faire la vaisselle, qui ignore le latin, découvre un autre monde. Elle

accepte tout. Elle est entrée par amour pour Jésus, pour Le voir tous les jours dans Sa maison à Lui, pour servir Sa volonté comme Il le veut. Elle écrira : " *Aucun sacrifice ne m'étonna* " .

Faire plaisir à Jésus, Le consoler, Lui sauver des âmes et soutenir Ses prêtres par la prière et le sacrifice, voilà son Ciel à elle. Les moyens sont terribles? Qu'importe ! Elle manque de sommeil, elle ne supporte pas les briques sans chauffage du monastère humide, elle est raillée pour sa maladresse dans les tâches matérielles, elle psalmodie l'office en un latin qu'elle ignore pendant quatre heures chaque jour, elle reste assise sur ses talons dans l'obscurité du chœur deux heures par jour en oraison, elle jeûne dès ses 21 ans, elle se donne 300 coups de discipline trois fois par semaine... mais aucun sacrifice ne l'étonne : si tel est le chemin que Jésus veut pour elle, elle s'y jette avec amour. Je n'ai pas dit « sans regrets » ni « sans combats intérieurs » ni « sans souffrances » ni « sans larmes » : j'ai dit « avec amour ». Sans rien fuir, sans rien rejeter, sans jamais contester un ordre reçu.

La vie conventuelle close aiguise son attention aux petites choses, déjà perceptible auparavant. Elle découvre par expérience que le moindre acte d'amour fait en secret dans l'obscurité de son monastère perdu est capable de soulever les montagnes, et elle ne se prive pas de ce moyen merveilleux pour faire plaisir à Jésus, Le consoler, et Lui sauver des âmes. Et elle le fera jusqu'à la mort, les poumons rongés de tuberculose, enfermée dans le deuxième cloître de la souffrance physique et dans la cellule obscure de la nuit de la foi incommunicable.



3. Docteur pour nous aujourd'hui

En quoi cette religieuse à la fois très ordinaire et très extraordinaire peut-elle nous concerner? car, si nous sommes martinistes chrétiens, nous ne sommes pas pour autant obligés d'être catholiques romains, pratiquants, de nous boucler dans un couvent, etc.

Eh bien parce que d'abord son expérience est très proche de celle des initiés dans les Ordres initiatiques actuels. Ensuite parce que son expérience spirituelle a résolu des problèmes que *tout* initié rencontre sur sa route. Il nous suffit donc de *comparer* ses récits ou ses analyses avec *notre vécu personnel* pour voir comment elle est pour nous, comme elle le fut à Lisieux, une sûre Maîtresse des Novices.

D'abord l'union à Dieu, point de départ et point d'arrivée de tout sentier christique.

Thérèse ne voit aucune séparation entre le Verbe incréé qui a fait le ciel et la terre, (comme nous le rappelle le prologue de l'Évangile de saint Jean) le Jésus de Nazareth qui " *est venu vivre 33 ans dans le pays des ténèbres* " (C, 5v°), le Rédempteur crucifié et ressuscité, et l'Hostie qui se donne à elle dans l'Eucharistie par les mains du prêtre. C'est le même Jésus, un, éternel. Elle telescope l'image de Jésus si petit dans la crèche et si petit dans l'Hostie, pour peindre sa dernière image de juin 1897 : " *Je ne puis rien craindre d'un Dieu qui s'est fait pour moi si petit !* " Nos beaux raisonnements historiques et archéologiques l'auraient intéressée, avide de savoir comme elle le fut, mais elle n'a jamais mis en doute l'Écriture, souffrant pourtant des traductions divergentes et regrettant de n'avoir pu apprendre le grec et l'hébreu comme le pouvaient les prêtres de son temps et comme le fit le séminariste Renan.

Elle vit cette union avec Jésus avec un absolu concret magnifique. Elle en parle ici par exemple :

" C'est par-dessus tout l'Évangile qui m'entretient pendant mes oraisons, en lui je trouve tout ce qui est nécessaire à ma pauvre petite âme. J'y trouve toujours de nouvelles lumières, des sens cachés et mystérieux... Je comprends et je sais par expérience que « le Royaume de Dieu est au-dedans de nous ». Jésus n'a point besoin de livres ni de docteurs pour instruire les âmes. Lui, le Docteur des docteurs, Il enseigne sans bruit de paroles... Jamais je ne l'ai entendu parler, mais je sens qu'il est en moi, à chaque instant Il me guide, m'inspire ce que je dois dire ou faire. Je découvre juste au moment où j'en ai besoin des lumières que je n'ai pas encore vues, ce

n'est pas le plus souvent pendant mes oraisons qu'elles sont les plus abondantes, c'est plutôt au milieu des occupations de ma journée... " (A, 83v°)

La prière, c'est rester présent en face de la Présence. Nous relevons au passage dans le texte suivant sa façon de concevoir la « dévotion à la sainte Face » qui a donné lieu à son *nomen* de religion :

*" (...) Je puis tout obtenir lorsque dans le mystère
Je parle cœur à cœur avec mon Divin Roi
Cette douce Oraison tout près du Sanctuaire
Voilà mon Ciel à moi!
Mon Ciel est de sentir en moi la ressemblance
Du Dieu qui me créa de son Souffle puissant
Mon Ciel est de rester toujours en sa présence
De l'appeler mon Père et d'être son enfant
Entre ses bras divins je ne crains pas l'orage
Le total abandon voilà ma seule loi
Sommeiller sur son Cœur tout près de son Visage
Voilà mon Ciel à moi! (...) " (PN 32, 7 juin 1896)*

Elle n'est pas une de ces saintes insensibles pour qui tous les attachements affectifs sont morts. Loin de là. Les nouvelles concernant son père la bouleversent, mais voilà comment elle les « retourne » dans une lettre à sa sœur Céline du 4 avril 1889. Elle n'est que novice, mais déjà le sens à donner aux événements commence à se préciser.

" (Jésus) nous présente un calice aussi amer que notre faible nature peut le supporter !... ne retirons pas les lèvres de ce calice préparé par la main de Jésus... Voyons la vie sous son jour véritable... C'est un instant entre deux éternités... Souffrons en paix... J'avoue que ce mot de paix me semblait un peu fort, mais l'autre jour, en y réfléchissant, j'ai trouvé le secret de souffrir en paix... Qui dit paix ne dit pas joie, ou du moins joie sentie... Pour souffrir en paix il suffit de bien vouloir ce que Jésus veut. Pour être l'épouse de Jésus il faut ressembler à Jésus, Jésus est tout sanglant, il est couronné d'épines!..."

Avec la maturité la notion s'affine. À Céline toujours, le 18 juillet 1894 :

" J'ai senti encore autre chose, c'est que souvent le bon Dieu ne veut que notre volonté, Il demande tout et si nous lui refusons la moindre chose il nous aime trop pour nous céder, mais dès que notre volonté se conforme à la sienne, qu'il voit que c'est lui seul que nous cherchons, alors il se conduit à notre égard comme il se conduisit autrefois pour Abraham... "

Si Dieu est un, si le Dieu qui la voit à Lisieux en 1894 est le même que celui qui parla à Abraham, alors c'est que tout est un en Lui. Cette vision globale de l'univers est la clef de l'acte secret, comme elle l'explique le 22 mai 1894 à sa sœur Léonie, qui essaie encore une fois d'être religieuse. (Elle est entrée au monastère de la Visitation de Caen le 24 juin 1893 et elle y porte le nom de sœur Thérèse-Dosithée) :

" Laquelle des deux Thérèses sera la plus fervente? .. Celle qui sera la plus humble, la plus unie à Jésus, la plus fidèle à faire toutes ses actions par amour !.. Ah ! prions l'une pour l'autre afin d'être également fidèles... Blessons Jésus par notre œil et par un seul cheveu, c'est-à-dire par la plus grande chose et par la plus petite. Ne lui refusons pas le moindre sacrifice. Tout est si grand en religion.... ramasser une épingle par amour peut convertir une âme. Quel mystère !... Ah! c'est Jésus qui peut seul donner un tel prix à nos actions, aimons-le donc de toutes nos forces... "

Cette image de l'épingle n'est pas fortuite. Elle aurait dit à Mère Agnès le 30 juillet 1897 : *" Je n'aurais pas voulu ramasser une épingle pour éviter le purgatoire. Tout ce que j'ai fait, c'était pour faire plaisir au bon Dieu, pour lui sauver des âmes. "* Cela doit être une allusion à un fait vécu dont elle a, à son habitude, tiré tout le sens divin, puisque tout vient de Lui. La parole est vraisemblable, car la certitude d'être auprès de Dieu après sa mort fit partie des rochers de sa foi qui, submergés, tenaient bon face aux tempêtes des « pensées des pires matérialistes qui s'imposaient à son esprit » (Mère Agnès, parole datée d'août 1897, Notes préparatoires au procès apostolique).

La nuit de Thérèse est tellement un drame contemporain, un siècle plus tard, que son exemple est un réconfort pour notre nuit. Avec des mots il est très difficile d'expliquer *comment* on sépare sensation et connaissance, senti-vécu et expérience. Saint Jean de la Croix l'a enseigné à Thérèse qui l'a vécu et en témoigne. Les mots se tirent les cheveux, alors que dans le Un de l'Amour tout se résout dans la paix. Je n'ai pas dit « dans la quiétude béate » mais « dans la Paix », dans Sa Paix à Lui.

Tout est un en Dieu. C'est pourquoi parler à Dieu peut modifier le monde. Elle se voit comme Esther demandant audience à Assuérus dans ce passage du manuscrit C. On croirait y voir l'écho de la citation de Papius sur la prière, qui est sur sa tombe au Père-Lachaise.

“ Qu'elle est donc grande la puissance de la prière ! on dirait une reine ayant à chaque instant libre accès auprès du roi et pouvant obtenir tout ce qu'elle demande. Il n'est point nécessaire pour être exaucée de lire dans un livre une belle formule composée pour la circonstance (les livres de piété de l'époque en étaient surchargés, avec un compte d'apothicaire de jours d'indulgence, mais maintenant la nièce du pharmacien ne compte plus un à un ses sacrifices sur un chapelet) (...) Pour moi la prière c'est un élan du cœur, c'est un simple regard jeté vers le Ciel, c'est un cri de reconnaissance et d'amour au sein de l'épreuve comme au sein de la joie ; enfin c'est quelque chose de grand, de surnaturel, qui me dilate l'âme et m'unit à Jésus. ” (C, 25r°)

La paix de Thérèse n'est pas une « joie sentie » qui est une émotion passagère, versatile, causée par toute sorte de chose et que toute sorte de chose peut évaporer. Sa prière est plus fondamentale :

“ Quelquefois lorsque mon esprit est dans une si grande sécheresse qu'il m'est impossible d'en tirer une pensée pour m'unir au Bon Dieu, je récite TRÈS LENTEMENT un « Notre Père » et puis la salutation angélique (l'Ave Maria) ; alors ces prières me ravissent, elles nourrissent mon âme bien plus que si je les avais récités précipitamment une centaine de fois... ” (C, 25v°)

La vie communautaire est quelque chose de neuf pour Thérèse, qui n'a été pensionnaire que les trois jours de retraite de Première Communion, à l'Abbaye bénédictine où elle était scolarisée. Elle raconte tout au long du manuscrit C les combats qu'elle a vécus en communauté, consciente de ses chutes et de ses échecs, et comment elle les a transformés en amour : *“ Oui je le sens, lorsque je suis charitable c'est Jésus seul qui agit en moi ; plus je suis unie à Lui, plus aussi j'aime toutes mes sœurs. ”* (C, 12v°) Il me faudrait citer tout le texte. Disons qu'il y a là vingt exemples de ce que nous avons tous vécus dans des endroits divers, qu'on les nomme Loge, Groupe, Chapitre ou autre terme encore. Elle y raconte aussi comment elle concevait sa charge de Maîtresse des Novices dès mars 1893, et y apporte une vision tellement lumineuse que tous ceux qui doivent encadrer des débutants y trouveront un encouragement profond et une force exceptionnelle.

Thérèse Second Surveillant?¹ oh que oui ! Lisons ce qu'elle dit sur l'obéissance (C, 11r°), l'amour fraternel (C, 13v° et 28r°), les gens qui énervent (C, 13v°), les belles pensées ou les planches (C, 19r°), l'attachement dévotionnel au Vénérable (C, 22r°), etc. D'ailleurs quel Apprenti ne se reconnaîtrait dans sa description de ses *“ premiers pas au Carmel qui ont rencontré plus d'épines que de roses ! ”* (A, 69v°) Quel Compagnon zélé de zèle ne se reconnaîtrait dans le désir de corriger les imparfaits ? Mais la voilà obligée de reprendre les novices, et comme elle l'avoue lumineusement : *“ depuis qu'elle a pratiqué un peu le métier elle a tout à fait changé de sentiment... ”* (C, 27v°) Quant au Maître, il trouvera dans maint récit de quoi vivre à fond sa vocation...

Traumatisée jusqu'à l'obsession par l'éphémère du monde et le temps qui s'évapore, sainte Thérèse « retourne » sa douleur pour au contraire en apprécier chaque instant, dans un *Ici et Maintenant* du plus beau zen. Il faudrait citer toute la PN 5, *Mon chant d'aujourd'hui*, du 1er juin 1894 :

*“ Ma vie n'est qu'un instant, une heure passagère,
Ma vie n'est qu'un instant, qui s'échappe et qui fuit,*

¹ Dans les loges maçonniques, le second surveillant est l'officier plus spécialement chargé de l'instruction des frères apprentis (NDLR).

*Tu le sais ô mon Dieu, pour t'aimer sur la terre
 Je n'ai rien qu'aujourd'hui !
 (...) Que m'importe Seigneur si l'avenir est sombre ?
 Te prier pour demain, oh non je ne le puis !
 Conserve mon cœur pur, couvre-moi de ton ombre
 Rien que pour aujourd'hui !
 (...) Cette grappe d'Amour, dont les grains sont les âmes
 je n'ai pour la former que le jour qui s'enfuit
 Ah donne-moi Jésus d'un Apôtre les flammes
 Rien que pour aujourd'hui ! (...)"*

Un mot au sujet des roses.

On est sursaturé de roses lorsqu'on se penche sur le monde de Thérèse (et on vous les tartine avec quelle mièvrerie molle et bêtifiante !) D'où cela vient-il ? Eh bien oui cela vient de Thérèse elle-même qui adorait les fleurs, qui parcourait la campagne en les cueillant dès son plus jeune âge, et qui en a tant reçu au carmel, y compris sa si chère nielle des blés d'Alençon (A, 81v°). Elle a écrit des chansons à ce sujet (sur ce thème j'aime surtout le folio 4 du manuscrit B, ainsi que la terrible PN 51 *Une rose effeuillée*, et PN 34 *Jeter des Fleurs*). Elle avait créé une tradition pour ses novices : en juin 1896 elles jetaient des pétales de rose au crucifix du préau. Une photo de Céline a fixé la scène. Et la dernière photo montre Thérèse en juillet 1897 dans sa toque blanche de malade, couchée sur un lit sous les arcades du cloître, effeuillant une rose sur son lourd crucifix de profession. L'expression « pluie de roses » amplifiée lors de la diffusion de *l'Histoire d'une Âme* a fait le reste. Le Carmel de Lisieux publiait de temps en temps des recueils de lettres et de faits miraculeux sous le titre général de *Pluie de roses*, jusqu'en 1925.

Aujourd'hui nous devons lire ces roses avec le sens qu'elle leur donne, elle et elle seule. Si sa lecture du lys est assez classique, proche du lotus oriental, sa lecture de la rose est à la fois romantique et médiévale.

C'est l'un des traits du caractère de Thérèse de « retourner » les symboles qu'on lui propose, on l'a vu. Elle a un sens aigu du symbole, on le voit quand elle choisit des poses ou des accessoires

pour les photos que veut faire Céline, quand elle développe une parabole, quand elle choisit ou compose telle ou telle image pieuse, tel motif à peindre. Elle fait embrasser le crucifix de profession sur les joues, et non sur les pieds comme d'usage, parce qu'on embrasse son Époux sur la joue, elle le sait, elle a vu ses parents le faire. Un exemple entre mille : elle aime l'image du Sacré-Cœur, fréquente à son époque, mais écoutons-la l'expliquer dans une lettre du 14 octobre 1890 à Céline qui est avec Léonie en pèlerinage à Paray-le-Monial :

" Prie bien le Sacré-Cœur, tu sais, moi je ne vois pas le Sacré-Cœur comme tout le monde, je pense que le cœur de mon époux est à moi seule comme le mien est à lui seul et je lui parle alors dans la solitude de ce délicieux cœur à cœur en attendant de le contempler un jour face à face !... "

Toute une vie d'amour est dite ici, toute !



Bibliographie sélective

Je pourrais en parler ainsi pendant des pages... Mais le mieux est de vous indiquer où trouver ses textes. Vous pourrez ainsi comparer les mots mêmes de Thérèse avec votre vieille et douce *Histoire d'une Âme* qui, toute déformée qu'elle soit, a pacifié tant de cœurs !

Il y a trois éditions intégrales :

- l'édition critique de la Nouvelle Édition du Centenaire (NEC) couverture marron avec notes, 8 volumes achetables séparément (Cerf DDB) ;
- l'édition de la Nouvelle Édition du Centenaire en un seul volume (NEC) avec notes et tables (Cerf DDB),
- l'édition de Jean-François Six (trois volumes) couvre toute sa vie au Carmel et classe les écrits de Thérèse uniquement par date et non par genre. Une lettre suit une poésie, par exemple. C'est une façon très vivante de retrouver le rythme même de sa vie, surtout dans les dernières années, sans le risque de citations apocryphes.

Par ailleurs on peut ne choisir que tel aspect de son enseignement, et bien sûr d'abord les trois manuscrits.

a) ses manuscrits autobiographiques :

Histoire d'une Âme, manuscrits autobiographiques édition courante, texte de la Nouvelle Édition du Centenaire (NEC) avec prologue, épilogue, chronologie et notes.

Manuscrits autobiographiques poche, édition pratique, petite, mais sans les indications de folio (éd. le Livre de Vie).

b) ses poèmes et chansons

Poésies édition courante, texte de la EC ou de la NEC (cerf DDB).

Qui a Jésus a tout, sélection de chansons et de prières, poche (Foi Vivante).
CD et cassettes : plusieurs compositeurs ont mis Thérèse en musique, par exemple le frère Pierre Éliane, Catherine Luquin ou le Choeur des carmélites de France. Un enregistrement de ses chansons sur leur mélodies d'origine du XIX° siècle, par des carmélites, n'existe qu'en cassette.

c) ses lettres

Lettres édition courante, texte de la EC ou de la NEC (cerf DDB).

Lettres à mes frères prêtres poche (Foi Vivante).

d) son théâtre

Théâtre au carmel édition courante, texte de la EC ou de la NEC (cerf DDB).

e) ses prières

Prières édition courante, texte de la EC ou de la NEC (cerf DDB).

Qui a Jésus a tout, sélection de chansons et de prières, poche (Foi Vivante).

f) ses photos

L'album *Visage de Thérèse de Lisieux* reste inégalé, mais ses dates doivent parfois être retouchées par les travaux de la NEC.

g) biographie

La biographie que je préfère est celle de Guy Gaucher (*Histoire d'une Vie, Thérèse Martin*, poche Foi Vivante) et on la complétera du travail de Jean-François Six, dont l'essence des deux gros volumes est réunie sous le titre de *Vie de Thérèse de Lisieux* (poche Livre de Vie). On l'illustrera de *Thérèse et Lisieux*, du p. Descouvemont, édité par les Orphelins Apprentis d'Auteuil, fondés par le bienheureux père Brottier avec l'aide posthume de Thérèse (j'ai bien dit *Thérèse ET Lisieux*).

Certains travaux dépassés n'ont qu'un intérêt archéologique, comme *La petite sainte Thérèse* de M. van der Meersch de 1947, d'un style splendide mais bourré de contresens jusqu'aux écoutes, les louanges du p. Piat qui canonise toute la famille, ou le récent et insipide écrit de Jean Chalon qui enchaîne les incohérences.

L'étude de sa voie a suscité des travaux sans nombre, mais relevons avant tout *Sainte Thérèse de Lisieux docteur de l'Église, guide de lecture* par le p. Descouvemont (Cerf) et le bouleversant *Prier 15 jours avec Thérèse de Lisieux* par Constant Tonnelier (éd. Nouvelle Cité) qui est le livre le plus précieux à emporter en voyage.



QUELQUES PENSÉES DE LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN À PROPOS DES LIVRES

*Ces pensées nous ont été transmises par
Robert Francken, président du groupe « Papis »
du Collège de Bruxelles.*

« Il faudrait dans l'instruction ne parler des livres qu'à la dernière extrémité et qu'après avoir épuisé tout ce que la nature et l'homme peuvent nous apprendre. »

« Les bibliothèques sont pour l'esprit de l'homme ce que les apothicaireries sont pour le corps. Les unes et les autres sont les preuves de ses infirmités. Elles servent quelquefois à mitiger ses maux, plus souvent à les augmenter jusqu'à la mort, rarement à les guérir et jamais à le rendre invulnérable ; il ne doit user de tous ces remèdes qu'avec précaution et beaucoup de réserve et de choix, n'oubliant jamais que s'ils lui sont quelquefois utiles, il n'y a pas un moment de sa vie où il ne puisse s'en passer. »

« Les livres que j'ai faits n'ont eu que pour but d'engager les lecteurs à laisser là tous les livres, sans en excepter les miens. »

« Les livres m'ont paru n'être que les fenêtres du temple de la vérité et n'en être pas la porte. C'est qu'en effet ils ne font que montrer les choses aux hommes et qu'ils ne les leur donnent pas. Or, les hommes sont dans un tel état de langueur et de nonchalance qu'il ne suffit pas de les amorcer si on ne les entraîne de force. Ce n'est rien que des les attirer, il faut encore les tirer comme des charrues pesantes et inertes ; aussi, le Réparateur, qui était la voie, n'a point fait de livres, mais il a monté en haut sur la croix, afin d'attirer et de tirer tout à lui .»

Georges NICOLAS

L'AMN ET LES ROSES

Assis dans un pré, au col de la Croix Perrin, je lisais et méditais les « *Initiations* » de Sédir lorsque ma fille, Marie Paule Rita, quatre ans, me demanda de bien vouloir jouer et me promener un peu avec elle.

Nous partîmes donc tous deux dans un petit sentier escarpé, caillouteux et raviné par les dernières pluies.

Marie Paule est une enfant très sensible, très près de la nature avec qui je la sens en pleine harmonie.

Après avoir marché une dizaine de minutes « *Mon petit papa chéri*, me dit-elle, *je voudrais ces deux petites roses* (églantines) *pour notre petite maman* ». Je cueillais deux belles églantines et ma fille serra son précieux trésor dans sa petite main.

Les gros cailloux ronds et glissants du sentier furent cause de la perte des deux églantines destinées à mon épouse.

« *Tu sais, mon petit papa, j'aurais tant aimé donner ces « roses » à Maman* », me dit-elle, attristée. Nous cherchâmes de tous côtés, pas d'églantier, ou des églantiers sans fleurs... Marie Paule leva ses yeux vers moi, humides, où je lisais une prière. J'adressais au Père cette humble prière : « *Père, tu sais, la prière que je fais ne comporte aucune pensée entachée d'égoïsme, mais ce n'est qu'une gerbe d'amour. Fais, je t'en prie, en sorte que ma petite donne les « roses » à sa petite maman* ».

Traversé par une force considérable qui se polarisait dans mon bras droit, puis dans ma main droite, j'avancais, tiré par cette force qui plaça ma main sur un églantier bien frêle aux feuilles vertes, toutes fripées comme si elles venaient de se déployer.

Sur cet églantier que je n'avais pas vu auparavant, deux églantines : une, épanouie, au sommet de l'arbrisseau, et un petit bouton couleur violette, en train de s'ouvrir...

Je cueillais les deux églantines et je ne dis à ma fille que ces deux mots : « *Tu sais...* ». « *Merci, petit Jésus* », dit-elle en me coupant la parole.

Quelques minutes après, Marie Paule s'époumonait et criait de loin à sa maman : « *Si tu savais ce que j'ai dans ma main, petite maman !* »

Rayonnante de joie, Marie Paule remit à mon épouse les deux belles églantines . elles furent placées dans un livre.

Ma femme ignore cette *histoire* de roses. Pourquoi le troubler?

J'ai tenu à relater ce fait, uniquement à l'intention de ceux qui *aiment* les roses.

Villard de Lans, le 14 juillet 1963.



À PROPOS DU « QUID ».

Le « Quid », espèce de publication encyclopédique à périodicité annuelle, jouit généralement d'une assez bonne réputation dans le public. Cependant, mon attention a été, voilà quelques mois, attiré sur une anomalie qui nous concerne, à savoir que, dans la section « religions », le martinisme est classé dans l'article « brahmanisme » et sous la rubrique « sectes », juste après le Mandar'om (ordre alphabétique oblige) dont les péripéties sont bien connues. Cette désinformation se trouve à la page 588, colonne « a », des éditions 96 et 97.

BRAHMANISME (HINDOUISME)

■ Origines. Religion issue de celle des pop. indo-aryennes, établie au 1^{er} millénaire av. J.-C. en Inde.

■ Sectes. Aucune n'est exclusive : à côté de certaines divinités (Dieu suprême), on honore très en tant que formes partielles de celle-ci.

■ Vishnouites : dans le Sud. Sectes les plus répandues. rāmanandīya (disciples de Rāmānuja) (en 1137) fois que vous leverez la main.

■ Mandar'Om : Ashram proposant un syncrétisme religieux dans la ligne de l'hindouisme et un ordre monacal : « les chevaliers du Lotus d'or » (1967) fondé par Gilbert Bourdenin. 1923, Martinique. Effluents : 1 000. Siège : le Mandarom, ashram ouvert à Castellan (A.-de-H.-P.). Statue d'Hamsah manarah (alias G. Bourdin), haut. 33 m, 1 100 tonnes.

■ Martiniste : « ordre » initiatique fondé au début du siècle par le Dr Gérard Encausse (1916) dit « Papus », occultiste. Quelques ordres dérivés, par ex. : L'Ordre martiniste traditionner d'Augustin Chabozou. Revue : « L'Initiation ».

■ Mouvements modernes. Brāhmo-Samāi : essai de synthèse des spiritualités hindoue, islamique, bouddhique et chrétienne. Fondé (183) par Ram Mohan

Le 18 juin 1997, j'ai adressé à Monsieur Frémy, directeur des Éditions « QUID » (sur papier à en tête de la revue) une lettre recommandée avec accusé de réception. Bien que ce courrier ait été reçu normalement comme en témoigne le retour de l'A.R., je n'avais obtenu aucune réponse le 8 novembre dernier. Vous trouverez ci-contre le texte intégral de ma lettre du 18 juin 97.

J'ai informé de cette démarche les présidents des différents ordres martinistes. Le 27 juin 1997, Emilio Lorenzo a adressé un courrier rédigé dans le même esprit à monsieur Frémy. Il n'a, pas davantage que moi, reçu de réponse.

Pour ma part, je suggère que, devant le silence discourtois et ce manque de rigueur dans l'information, les martinistes abonnés à la revue (ainsi que les autres) adressent à leur tour un courrier à monsieur Frémy pour lui faire part de leur désapprobation et de leur indignation.

Une telle démarche pourrait peut-être faire aboutir notre légitime réclamation.

+

+ +

YVES-FRED BOISSET
69/89, RUE JULES MICHELET
92700 COLOMBES (FRANCE)
TÉL: 01 47 81 84 79

COLOMBES, LE 18 JUIN 1997

RECOMMANDÉE A.R.

Monsieur FRÉMY
Éditions du QUID
BP 447 07
75327 PARIS CEDEX 07

Monsieur,

Ayant consulté récemment votre édition 1997 à l'article « Religions », (page 588, colonne a), j'ai noté avec étonnement que le martinisme (dont la revue «*l'Initiation*» est l'organe officiel) figurait au nombre des sectes rattachées au brahmanisme.

Or, cette entrée comporte deux erreurs grossières, à savoir :

- premièrement, que le martinisme n'est pas une secte (comme en témoignent le rapport Vivien ainsi que celui des R.G.) ;
- secondement, que le martinisme qui ne se réclame que du christianisme traditionnel et initiatique n'a jamais eu dans le passé pas plus qu'il n'en a dans le présent quelque lien que ce soit avec le brahmanisme.

Les martinistes considèrent que cette erreur de classification est de nature à nuire à leur réputation et demandent avec insistance qu'une rectification soit apportée dans les prochaines éditions de votre publication annuelle. De plus, le voisinage dans vos colonnes du martinisme avec le trop fameux Mandar'om dont les activités et les agissements n'ont rien de commun avec ceux des ordres martinistes est inopportun et extrêmement désobligeant.

Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations distinguées.



LES LIVRES



MARIA DE VIA-LORENZO A LU :

La tradition secrète dans la légende arthurienne, par GARETH KNIGHT. Éd. ÉDIRU - 6, rue du Rû, 91540 Mennecy -

Toute une équipe d'ésotéristes s'est donné la main pour donner jour au dernier ouvrage de Gareth Knight disponible en français. L'auteur nous avait déjà entretenu sur l'Arthuriade lors des « Journées Papus 1995 ». Il a été encore avec nous pendant les « Journées Papus 1997 ». Ce livre, avant-goût de sa présence, est surtout une œuvre d'une richesse inouïe sous une apparence discrète, comme tous les messages de valeur, qu'il faut avoir la chance de découvrir.

Décryptant mythes et légendes, arbres généalogiques à l'appui, l'auteur nous guide dans le dédale de ces héros de gestes qui ne sont autres que différents stades dans la quête intérieure. Ils sont nombreux, les seuils de châteaux qu'il va falloir franchir si le pont nous fait la grâce de se lever lorsque nous parvenons aux fossés qui en marquent les limites. Là où il y a fontaine il y a source de pouvoir intérieur. Morgane et la Dame du Lac se relie aux traditions atlantes et aux anciens cultes. " *La civilisation n'est jamais statique, et marche selon un processus d'évolution en spirale, de sorte que des mouvements modernes trouvent leurs parallèles dans les temps anciens, au passage correspondant de la spirale...* ".

Les deux sources d'énergie, spirituelle et élémentale, parcourent l'Arbre de Vie. Tristan et Iseult aux blanches mains, Lancelot et Guenièvre encadrent les Rois-Hommes de devoir que sont le Roi Marc et le Roi Arthur. Le ton général de l'œuvre trouve son couronnement dans la quatrième partie - pourquoi faut-il que ce soit toujours le quaternaire l'aboutissement et la pierre de touche de l'œuvre? - qui a pour titre « Les mystères majeurs et le Saint Graal ».

Et Gareth Knight de nous enchanter en nous entretenant des deux Épées ou de la double origine de l'Épée, qu'Arthur tirera tout d'abord de la pierre, puis obtiendra de la Dame du Lac, comme le pèlerin se rendant à Compostelle obtient le salut par voie de terre ou par voie d'eau. Les lecteurs de « *L'Initiation* » qui seront passés par l'initiation tireront le plus grand profit de la lecture des paragraphes portant sur l'épée élémentaire et son Fourreau spirituel, choses qui, comme il est si justement rappelé, sont aisées à décrire sur papier mais pas aisées à réaliser dans la vie : " *il*

s'agit, à long terme, de la préoccupation et de l'objectif de toute l'humanité, que ce soit réalisé consciemment ou non par la personnalité courante", celle-là même qui nous donne tant de fil à retordre lorsque, comme Thésée, nous nous confrontons à nos Minotaures intérieurs, pouvoir-serpent de Kundalini ou énergie génératrice du roi Uther Pen-Dragon, le père du roi Arthur. Il s'agit, dans tous les cas, de monstres facilement reconnaissables.

Gareth Knight s'est voué depuis de nombreuses années à débroussailler cette Quête. Il organise des ateliers expérimentaux sur l'emploi créatif des archétypes arthuriens, sur le Tarot, sur l'Arbre séphirotique et sur la façon de parcourir ses sentiers. Auteur très connu dans les pays de langues anglaise et hispanique, on marche souvent sur ses traces sans toutefois parvenir à l'égaliser.

En homme honnête, Gareth Knight ne manque jamais de rendre hommage à Dion Fortune, qui illumina son parcours, et met à sa juste place l'influence de " *la vaste littérature actuelle de libération sexuelle, explosion que craignait déjà Madame MacGregor Mathers* " mais qui fait partie de l'évolution des mœurs. Comme toujours, ce n'est pas tant le couteau qui est responsable de la coupure, mais l'état de conscience de celui qui le manie.

En bon occultiste, Gareth Knight date sa préface de la Fête de la Décolation de saint Jean-Baptiste en 1982. Or, le Graal " *est tenu par certains par le plat qui reçut le sang du Christ et la tête coupée de son précurseur, Jean le Baptiste* ". Gareth nous offre avec ce livre le fruit de sa réflexion et de son intelligence des choses de l'esprit.

Il dit encore : " *...les grands enseignements religieux des temps passés ont été trop souvent mal traduits et mal appliqués, pour transmettre ce qu'on souhaitait garder dans la ligne de croyance de l'Église. On devrait considérer ces choses d'un autre point de vue, car la chrétienté devrait devenir un mouvement dans l'individu plutôt qu'à l'intérieur d'une organisation particulière* ".

Merci, cher Ami.

MARIELLE-FRÉDÉRIQUE TURPAUD A LU...

Manifeste pour une Renaissance par Bernard Besret (Albin Michel). Bernard Besret nous avait déjà transmis son parcours, de prier de Boquen à la méditation bouddhiste, dans *Confiteor*. Le bateau de l'autobiographie contenait dans ses soutes une splendide cargaison de philosophie de la vie. Son manuel de l'art de vivre heureux, *Du bon usage de la vie*, appelait un « bon usage de la planète » : c'est le cadeau qu'il nous fait avec *Manifeste pour une Renaissance* (tous chez Albin Michel).

Ce livre au format poche est destiné à nous accompagner tout au long de nos questionnements d'hommes et de femmes reliés à une société en mouvement. Explorant notre être profond, Bernard Besret nous offre ici un outil de radieuse philosophie utile, dégagé de tout à priori religieux, comme à son habitude.

Lorsque des universitaires nerveux essaient de nous faire prendre leurs compilations et leurs psychoses de terreur pour de la réflexion, il est bien réconfortant de trouver un livre authentique, écrit par un homme qui est amoureux de la Sagesse et qui vit avec elle avec une humble et courageuse constance. C'est bien en " *devenant les philosophes de notre propre vie* ", comme il le suggère, que nous construirons le siècle prochain.

JEAN-PIERRE BAYARD A LU :

« **CONSTITUTION ET ORGANISATION DES CARBONARI** », par M. SAINT-EDME (Éditions du Prieuré). Sur les Carbonari, dont l'analyse historique reste encore bien incomplète, les éditions du Prieuré rééditent l'ouvrage peu connu de M Saint-Edme publié en 1821. Cet ouvrage de 310 pages comporte la reproduction des 216 pages de l'édition originale, une introduction de Régis Blanchet ; deux bibliographies qui auraient eu intérêt d'être regroupées et complétées. L'ensemble forme un ouvrage fort avenant, dont les rituels complètent heureusement les recherches de spécialistes, dont celle de Daniel-Paul Lobreau (*Chers Frères et Bons Cousins*, éd. Lodi 1981) et de Pierre-Arnaud Lambert (*La Charbonnerie française*, P.U.F. de Lyon 1995).

« **LE MYSTÈRE DE LA LICORNE** », par Francesca-Yvonne CAROUTCH (éd. Dervy). Depuis plus de vingt ans Francesca-Yvonne Caroutch cerne le mystère de la Licorne, animal fabuleux, symbole de la tradition initiatique puisque selon le Talmud cette bête échappe au déluge et à tout anéantissement. Sa corne frontale, purificatrice, protège des maladies et permet la révélation divine ; en ce sens, l'animal accompagne souvent la Vierge. D'après Pline, cette bête intraitable ne peut être approchée que par des vierges. Sa corne unique a été comparée à un phallus psychique ou au troisième œil, fécondation spirituelle donnant naissance au thème alchimique visible dans *Le songe de Poliphile* de Francesco Colonna (Venise 1499) alors que Rabelais mentionne, dans son *Cinquième livre*, trente-deux licornes purifiant l'eau des marais. Francesca-Yvonne Caroutch nous livre son quatrième essai sur ce thème. C'est un remarquable ouvrage de 534 pages aux très nombreuses illustrations provenant des traditions les plus diverses. De très nombreux peintres

(Jérôme Bosch, Raphaël, Gustave Moreau, Corot...) ont fait de la licorne l'incarnation de la connaissance. Les tapisseries de *La Dame à la licorne* ont été exécutées avant 1500 selon la commande de Jean Le Viste ; six de ces panneaux, alors en très mauvais état, ont été découverts par George Sand, en 1814, au château de Boussac (Creuse) ; ces tapisseries sont exposées au musée de Cluny, à Paris.

« **JÉSUS LE REBELLE** », de Charles V. BOKOR, aux éditions Trédaniel. Cette recherche de Charles V. Bokor s'inscrit dans l'historicité religieuse. Ces 369 pages interrogent textes évangéliques et ceux des rares historiens, les confrontent en montrant les incertitudes des uns et des autres. L'auteur cerne le personnage Jésus, un être de chair que nous prions à l'égal de Dieu et qui, d'après le commentateur, aurait dû n'être qu'un exemple de la grandeur humaine. Il possédait une foi infinie en son Dieu en sachant vaincre sa pauvreté et ses faiblesses ; il est incontestable que Jésus a été mêlé à la vie publique, qu'il a été un des résistants à l'occupation romaine. Cette position se traduit dans l'inscription mystérieuse placée sur la croix où les quatre lettres I.N.R.I. ont été fort commentées (page 293), mais bien d'autres interprétations nous sollicitent : la conception miraculeuse, la virginité de Marie qui aurait eu d'autres enfants (Steiner a soutenu que Jésus avait eu un frère jumeau dans *Le Christ et le monde spirituel*, page 53), les relations avec les Ésséniens, la trahison de Judas (qui peut être envisagée comme « un mal nécessaire »), la condamnation de Jésus et sa crucifixion, sa résurrection, le rôle de Marie-Madeleine. Le grand mérite de l'auteur est d'avoir actualisé les différentes thèses en essayant de combler les vides qui entraînent finalement la perplexité et le doute. Ce texte de grande objectivité n'est jamais polémique, il respecte la foi religieuse et la puissance du miracle qui dépasse tout entendement, il défend les valeurs sacrées en se rattachant ainsi à la pensée traditionnelle. Cet ouvrage, après ceux de Couchoud, Guignebert, Daniel-Rops, est un des meilleurs écrits sur un sujet complexe ; il est bon de le lire et de le conserver.

« **LES ACADÉMIES EN FRANCE AU XVIÈME SIÈCLE**, par Frances A. Yates (P.U.F. 1996). Nous évoquons la conception d'universalisme, cette recherche d'une pensée traditionnelle réunissant tous les aspects de la pensée humaine. Notre esprit ne nous permet pas d'appréhender la complexité de toutes les manifestations naturelles, même dans le stade de la réflexion, aussi toutes nos connaissances sont morcelées. Cependant divers groupes ont voulu établir une union entre toutes les factions religieuses, philosophiques et artistiques. Avec l'influence du néoplatonisme s'est établie l'Académie platonicienne de Florence soutenue par

les Médicis. Dès le XVI^{ème} siècle, des académies ont vu le jour en France avec les influences de Jean Dorat, Baif. L'admirable étude de 510 pages de Frances A. Yates définit tout ce climat et débouche sur le système académique français au XVII^{ème} siècle avec un Institut regroupant l'ensemble de ces activités. C'est l'ouvrage le plus documenté sur une politique spirituelle de grande envergure.

YVES-FRED BOISSET A LU :

Aux racines de l'« Ordre du Temple solaire » (O.T.S.), il y a l'« Ordre Rénové du Temple » (O.R.T.) ; aux racines de l'O.R.T., il y a l'« AMORC », acronyme latino-anglais qui se traduit en français par : *Ordre Ancien et Mystique de la Rose+Croix*. Une vue réductrice des choses de la vie initiatique laisserait penser qu'il s'agit d'une filiation toute ordinaire, en ligne droite. Or, les choses ne sont pas si simples et, dans un ouvrage bien documenté et à priori sérieux publié par les Éditions Dervy et précisément intitulé « L'Ordre rénové du Temple » et judicieusement sous-intitulé « Aux racines du Temple solaire », Serge Caillet démonte les mécanismes de cette prétendue filiation tout en présentant, en 226 pages, un véritable plaidoyer *pro domo* en faveur de Raymond Bernard, ancien Grand-Maître pour la France et les pays de langue française de la susdite AMORC et personnage clé de cette tragi-comédie masquée où se croisent et s'entrecroisent des acteurs réels ou imaginaires (ceux-ci étant sortis tout droit de l'imagination ô combien fertile de ceux-là). Raymond Bernard, Julien Origas, Luc Joret, Jo Di Mambro jouent les principaux rôles de cette distribution. Des quatre, seul le premier est encore vivant et actif ; c'est lui qui avait, dans les années soixante, fondé l'O.R.T., sans doute pour céder à la *templaromanie* ambiante. Plus tard, et à la suite d'une série d'imbroglis, il dut quitter l'AMORC. Les trois autres ont déserté notre vallée de larmes, le premier (Grand Prieur de l'ORT) à l'occasion d'une crise cardiaque, les deux suivants (Grands Manitous de l'OTS) pour rejoindre, avec leurs disciples volontaires ou non, la douceur légendaire de la brillante Sirius.

L'attraction templière s'exerce avec force et persévérance depuis bien des siècles. Aussi, ne devons-nous point nous étonner de voir surgir çà et là des ordres néo-templiers qui, quelle que soit par ailleurs la bonne foi de leurs fondateurs, ne peuvent se prévaloir d'aucune filiation historique avec l'Ordre d'Hugues de Payns. À la lecture du livre de Serge Caillet, on est tenté de paraphraser un personnage du théâtre de Molière et de s'écrier en parlant de Raymond Bernard : « *Mais qu'allait-il faire dans cette galère ?* » Car, si l'on en croit les témoignages rapportés par l'auteur

de ce livre et, à commencer par ceux de Raymond Bernard lui-même et de la veuve de Julien Origas (Grand Prieur de l'ORT¹), on ne voit pas très bien ce que cette énième fondation néo-templière pouvait apporter si ce n'est de gros ennuis à leurs fondateurs et un grand trouble chez les adeptes des sociétés initiatiques, et d'abord chez les adhérents de l'AMORC. En revanche, ce que l'on voit très bien, c'est que, visiblement et peut-être *invisiblement*, les protagonistes initiaux de ce jeu se sont faits *doubler* dans le dernier virage par ceux qui ont assis leurs projets démoniaques sur une institution somme toute assez innocente et même plutôt sympathique.

Mais qui croire ?

Ce livre dont la lecture paraît indispensable à tous ceux qui sont intéressés par l'histoire des ordres et sociétés initiatiques est de nature à fixer les idées sur des événements encore proches de nous et que, même, certains d'entre nous ont vécu de près ou de loin. Au fil des pages défilent des seconds rôles souvent désignés par leurs seules initiales s'ils sont encore vivants. Cela ne nous rajeunit pas de voir que ce qui nous paraissait encore d'actualité est déjà du domaine de l'Histoire et que des événements vieux d'à peine vingt à trente ans et parfois moins sont déjà entrés dans la saga feutrée des légendes initiatiques.

Ne quittons pas le domaine des ordres et sociétés initiatiques sans présenter la dernière production de Jean-Pierre Bayard : « Les sociétés secrètes et les sectes » (éd. Philippe Lebaud), ouvrage fort sérieux et sans préjugés conçu à la manière d'un dictionnaire dans lequel sont répertoriées sous l'angle historique et analysées d'un œil critique de nombreuses organisations secrètes ou sectaires classées par pôles d'intérêt. Malgré la grande qualité de cette étude (mais qui s'en étonnerait, connaissant Jean-Pierre Bayard ?), je regrette pour ma part que les sociétés initiatiques véritables, c'est-à-dire non secrètes mais seulement discrètes et non sectaires, tels la franc-maçonnerie, le martinisme, etc., n'aient pas fait l'objet d'un classement particulier.

Il semblerait que l'astrologie ne nous ait pas encore livré tous ses mystères. C'est sans doute pour cette raison que Roger-Benoît Jourlin a récemment publié chez Dervy un manuel de *Défense et illustration de l'astrologie* sous le titre suivant : « Le cercle astrologique ». Après avoir taillé des croupières à ses prédécesseurs dans l'étude de cette science ésotérique, l'auteur nous indique que le cercle astrologique » dont il est le

¹ À noter, pour stricte information, que l'ORT était recensé au nombre des sectes dans le rapport parlementaire n°2468 adopté par l'Assemblée Nationale le 20 décembre 1995.

découvreur est de nature à bouleverser toutes les données antérieures. Il plaide pour une approche scientifique et rationaliste de l'astrologie et poursuit par une critique sévère de la Tradition astrologique, sous-entendu *empirique*. Cependant, cette approche originale de cette science millénaire n'est pas dénuée de tout intérêt et mérite que les amateurs d'astrologie l'examinent avec soin. Et les conclusions philosophiques que l'auteur en tire ne sont pas sans retenir l'attention.

De leur côté, les éditions TÊLÈTES viennent de publier « La voie du blason » (lecture spirituelle des armoiries) de Pascal Gambirasio d'Asseux qui a voulu, en s'appuyant sur une présentation très claire des blasons et de leurs composantes, montrer le rôle du blason qui « *doit être contemplé comme une icône* » dans le cheminement initiatique, et un conte initiatique de José Bonifacio : « Phtirio le magicien », grand initié devenu intemporel qui traverse le temps et l'espace pour enseigner la vanité du matérialisme excessif dont notre siècle - et nous avec - sont les victimes. À regretter que les épreuves avant tirage n'aient pas été relues plus soigneusement, trop de coquilles et fautes d'orthographe y traînant.

Par le biais de l'autoédition, Georges Lempereur a publié « Vers une spiritualité pacifique » qui « *nous renvoie directement à nos racines chamito-sémitiques et nous fait découvrir le sens du sacré, l'après-vie et le sens de l'univers* ». À la lumière de plusieurs traditions successives, l'auteur s'emploie à dégager une morale spirituelle propre à nous guider vers des rapports humains harmonieux et vers une véritable connaissance des secrets initiatiques.

Albin Michel publie les « Chants touaregs » recueillis et traduits par le père Charles de Foucauld dont on connaît l'œuvre accomplie dans le rapprochement culturel et spirituel entre chrétiens et musulmans au cours de ses nombreux séjours sahariens. Ces très belles prières sont introduites par une étude sur la mission de Charles de Foucauld et sur ses découvertes ethnologiques et sémantiques. Je me souviens avoir dans ma prime jeunesse dévoré toute la littérature attachée au père de Foucauld pour lequel ma famille professait un véritable culte et je me souviens aussi qu'à la même période j'avais appris à l'école que *touareg* était le pluriel de *targui* et, par conséquent, ne devait pas prendre de *s* final. Ah ! J'ai revérifié et réréfléchi à la chose : si l'on peut admettre que touareg peut s'accorder en genre et en nombre quand il est considéré comme adjectif ; *des chants touaregs, des poésies touarègues*, dixeunt les dictionnaires, on ne peut l'affubler d'un *s* final dès lors qu'il s'agit du nom propre désignant les membres d'une population. Aussi, ai-je été choqué

de rencontrer cette faute plusieurs fois dans l'introduction... Mais, bien sûr, cela n'enlève rien à la qualité de l'ouvrage? Mais quand même...

À propos de prières, comment ne pas remercier Désirée Le Roux qui, toujours chez Albin Michel, nous convie à la suivre dans « Le tour du monde en 80 prières », prières recueillies sur les cinq continents dans toutes les confessions, prières adressées toujours au même Dieu quelle que soit la diversité des noms qu'on lui attribue.

Changeons de sujet et traversons le Rhin. Nous y retrouvons l'incontournable Rudolf Steiner dont Dervy republie douze conférences faites à Dornach et à Berne en 1918 devant des membres de la Société anthroposophique. Cette publication porte le titre générique « Les exigences sociales fondamentales de notre temps ». Toujours édifiant même si on n'est pas un steinerien acharné. Plus près de nous dans le temps, mais aussi au-delà du Rhin, nous rencontrons avec la complicité d'Albin Michel et de l'historien Gerhard Wehr « un personnage hors du commun « Karlfried Graf Dürckheim », petit-fils de juive mais nazi de la première heure et proche de von Ribbentrop jusqu'en 1928, date à laquelle il fut envoyé en mission au Japon. Là, il fréquenta des moines zen et cette fréquentation semble lui avoir ouvert des horizons nouveaux puisqu'il devait consacrer le reste de son âge - il est décédé il y a seulement dix ans - à élaborer une synthèse entre la sagesse orientale et la philosophie occidentale. Retiré dans la Forêt-Noire, il enseigna la voie du chemin intérieur et de la paix spirituelle à des milliers de gens venus le voir. « Une vie sous le signe de la transformation » est le sous-titre de cet essai biographique et l'auteur ne s'y est pas trompé qui nous montre bien le transformation - la *transmutation* peut-être - de cet homme à la vie aventureuse et contrastée.

Louis-Claude de Saint-Martin aimait à dire qu'il ne voyait aucune objection à ce que les femmes pussent participer aux travaux de l'Esprit et aux entreprises initiatiques. L'Ordre martiniste fondé par Papus est mixte et nul ne s'en étonne. Il semblerait cependant que la franc-maçonnerie émit et émette encore quelques réserves à cet égard et que la gent féminine eut et ait encore bien du mal à se faire une place au soleil d'Hiram. Gisèle et Yves HIVERT-MESSECA viennent de publier chez Dervy une histoire documentée de deux siècles de franc-maçonnerie d'adoption féminine et mixte en France (1740-1940) sous le titre en clin d'œil « Comment la Franc-Maçonnerie vint aux femmes ». Après avoir fait le tour des interdits, tabous et critiques que les frères ont longtemps professés à l'encontre des femmes désireuses de recevoir l'initiation maçonnique, les auteurs nous présentent l'histoire de différentes loges ouvertes aux dames, d'abord loges dites d'*adoption*, donc sous contrôle des frères,

puis à part entière, c'est-à-dire capables de se gérer elles-mêmes. Certaines de ces loges sont strictement féminines (d'aucunes allant même jusqu'à interdire l'accès aux hommes !), d'autres sont mixtes, telles celles de la *Fédération française du Droit Humain* qui occupe une place non négligeable dans la sphère maçonnique française. Le tout constitue un document précieux sur l'histoire de la maçonnerie française.

Jean-Paul LEMONDE, avec « L'ombre du Poteau ou le Carré de la Terre » (éd. Dervy), nous invite à décrypter les églises romanes et gothiques. Voilà un ouvrage à recommander à tous ceux qui s'intéressent à l'architecture sacrée et à la culture médiévale, toutes deux si riches d'enseignements.

Au moment même où je m'apprêtais à boucler cette rubrique, j'ai reçu des éditions Dervy la réédition d'un important ouvrage que Robert Ambelain, récemment disparu (voir notre numéro précédent), avait publié chez Niclaus en 1958 et qui était devenu à peu près introuvable : « Le dragon d'or » Cette importante étude qui prend sous son éclairage un grand nombre de moyens magiques, astrologiques, théurgiques propres à aider à la recherche des trésors oubliés au cours des âges est suivie d'une postface dans laquelle Serge Caillet livre une biographie critique (mais bien trop courte) de la vie et de l'œuvre de Robert Ambelain.

Quelques ouvrages reçus récemment ont également retenu mon attention : chez Albin Michel, de Marie Vidal, « Le Juif Jésus et le Shabbat, une lecture de l'Évangile à la lumière de la Torah », de Suzan Murcott « Bouddha et les femmes » intrusion dans les premières communautés féminines bouddhistes (six siècles avant notre ère) et hommage à cette philosophie qui, dès ses débuts, reconnaissait l'égalité des sexes dans les choses de l'Esprit (tout comme Saint-Martin et les martinistes...), de Jacques Salomé « Pour ne plus vivre sur la planète TAIRE » qui expose par le menu une nouvelle méthode de communication (l'auteur étant lui-même psychosociologue et formateur en relations humaines !), de Marie-Madeleine Davy, « Henri Le Saux, le passeur entre deux rives », de Marc-Alain Ouaknin : « Le livre des prénoms bibliques et hébraïques », d'Annick de Souzenelle, « La parole au cœur du corps », de Serge Wilfart, « Le chant de l'Être », de Gérard Nahon : « La terre sainte au temps des kabbalistes » ; chez Dervy, d'Éric Geoffroy « Djihâd et Contemplation, vie et enseignement d'un soufi au temps des croisades », en collectif, « Les quatre nobles vérités du Bouddha, ou le yoga du souffle en six points », de Jean Canteins, le premier des trois volumes de « La passion de Dante Alighieri » : « Mystères d'une pérégrination » étude fort savante et très poussée (mais, hélas, au détriment de l'élan poétique qui fleurit dans tout l'œuvre du Dante - mais, à chacun son métier !) et dans laquelle l'auteur nous relate l'expérience mystique

que Dante vécut à l'âge de trente-cinq ans « *Dante se pose en scribe de Dieu ; il rapporte en 14233 vers ce qu'il a vu et entendu durant son voyage dans l'Au-Delà* », d'Émile Gillibert : « Paroles de Jésus et Sagesse orientale » ; chez Trédaniel, de Jacques Collin : « L'insoutenable vérité de l'eau », essai par lequel il veut démontrer comment « *l'eau capte la vie et ses formes et rejoint le monde de la Conscience et de la Pensée* », de Kim Da Silva, « La santé est entre nos mains », art de « *communiquer avec notre force vitale grâce à la stimulation des zones réflexes des doigts* ».

Je ne saurais clore cette longue rubrique (mais les parutions sont nombreuses en cette période de l'année) sans évoquer le dernier recueil poétique de Pierre Osenat « L'adieu à l'île » (chez Grassin). Pierre Osenat dont nous publions dans ce numéro et dans le prochain une intéressante étude sur l'évolution et ses implications spirituelles est un poète d'une grande sensibilité et d'une rigueur classique remarquables. On ne raconte pas la poésie, on ne peut qu'en conseiller vivement la découverte. Ce que je fais sans réserves à propos de ce recueil.



LES REVUES

JEAN-PIERRE BAYARD A REÇU :

La remarquable revue « KADATH » (B.P. 31, Etterbeek 4 - 1040 Bruxelles), qui consacre ses efforts à percer les mystères archéologiques dans la voie la plus sérieuse, évoque, dans son numéro 88, une recherche sur le labyrinthe de Crète et son cahier est consacré à l'île de Pâques, avec datation de sa statuaire et les possibilités des déplacements de ces colosses. Il faut insister sur le sérieux de cette documentation.

« VERS LA TRADITION », n° 68 (14, av. Du Gal de Gaulle, 51009 Châlons en Champagne cedex). Ce numéro évoque avec bonheur Denys Roman, guénonien et franc-maçon, tandis que la sagesse d'Ibn Arabi est évoquée par Charles-André Gilis. Parmi les autres thèmes, remarquons également les réflexions sur le Tétragramme, de nombreuses notes de lecture. Une excellente revue axée sur la pensée traditionnelle.

YVES-FRED BOISSET A REÇU :

LES AMITIÉS SPIRITUELLES, n° 191, juillet 1997 (B.P. 236 - 75624 Paris Cedex 13). C'est le bulletin trimestriel de cette ancienne et bien connue association qui diffuse et perpétue le souvenir de Sédar à travers

l'étude de ses œuvres. D'esprit mystique et chrétien, ce bulletin tente, entre autres, une intéressante approche de la philosophie de Simone Weil « *élevée dans le plus complet agnosticisme* » et parvenue « *à hisser son cœur et son esprit jusqu'au Christ lorsque le Ciel lui fait signe* ».

LES CAHIERS DE PÉLICAN, n° 36, automne 1997 (39, chemin des Sellières, 1219 Le Lignon/Genève). Dans ce numéro, on remarque un article fort documenté sur le si mystérieux Élie Artiste et ses rapports avec la Rose+Croix. On y trouve également la présentation d'un important ouvrage en deux tomes : « L'affaire Hiram ou le formidable secret des cinq points parfaits de la maîtrise ». La préface rédigée par Daniel Béresniak est ici transcrite dans son intégralité.

LES CAHIERS DE TRISTAN DUCHÉ, n° 32, octobre 1997 (6, allée des Perdrix - 42390 Villars). Toujours riche et éclectique, cette revue nous offre, dans la présente livraison, une analyse approfondie de la question coloniale du XVIème siècle jusqu'à nos jours, une réflexion sur la tradition maçonnique qui s'ouvre sur cette pensée de Maurice Blondel : "*Principe d'unité, de continuité, de fécondité, la tradition, à la fois initiale, anticipatrice et finale, précède toute synthèse reconstructive et survit à toute analyse réfléchie*". Puis, dans la partie historique de cette revue, une place est faite à la célèbre et triste affaire du film « Forces occultes » qui, en 1943, fut réalisé et présenté par le régime de Vichy aux fins de discréditer la franc-maçonnerie dans l'opinion publique. Enfin, est posée une question qui, à notre avis, ne regarde pas que les francs-maçons mais tous les initiés véritables et traditionalistes : *quel est notre projet ?* ou, en d'autres termes, quel doit être notre rôle au sein de la société dont, en aucun cas, nous n'avons le droit de nous abstraire.

Suite à une série d'incidents informatiques, quelques erreurs en ont profité pour se glisser sournoisement dans la mise en page du précédent numéro (dans l'article de Daniel Steinbach et dans la rubrique des livres). Nous en assumons l'entière responsabilité (responsables et non coupables !!!), dégageant de la sorte aussi bien celle des collaborateurs de la revue que celle de l'imprimeur. Mon ordinateur et moi-même prions donc les lecteurs d'avoir la gentillesse de nous pardonner, sans toutefois pouvoir jurer que de semblables mésaventures ne se reproduiront jamais. Et qui pourrait le jurer?

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ESOTERIQUE TRADITIONNELLE
ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

BULLETIN D'ABONNEMENT 1997

à recopier ou photocopier et à envoyer rempli, signé
et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

Revue l'INITIATION
6, rue Jean Bouveri
92100 BOULOGNE-BILLANCOURT
Compte chèques postaux : 8 288-40 U PARIS

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an (janvier à décembre)
4 NUMEROS PAR AN
à dater du premier numéro de l'année 1997 ou 1998

Nom.....Prénom.....
Adresse.....
Code postal.....Commune.....
Date et Signature.....

TARIFS 1997 (inchangés sur 1996)

France, pli ouvert.....	150,00 F
France, pli fermé.....	170,00 F
U.E. - DOM - TOM	200,00 F
Etranger (par avion).....	250,00 F
ABONNEMENT DE SOUTIEN	280,00 F

Nota : Les abonnés résidant à l'étranger doivent effectuer leur paiement EN FRANCS FRANCAIS, payables dans une succursale de banque française.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 35 F